

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE

AIMÉ RICHARDT

Luther

LUTHER

DU MÊME AUTEUR

Bossuet, In Fine, 1992.

Fénelon, In Fine, 1993, grand prix d'Histoire de l'Académie française 1994.

Bourdaloue, In Fine, 1995.

Colbert et le colbertisme, Tallandier, 1997.

Louvois, le bras armé de Louis XIV, Tallandier, 1998.

Le Soleil du Grand Siècle, Tallandier, 2000, Prix Hugues Capet 2000.

Massillon, In Fine, 2001.

Le Jansénisme, François-Xavier de Guibert, 2002.

La Régence, Tallandier, 2003. Préface de Madame la Comtesse de Paris.

Les Savants du Roi-Soleil, François-Xavier de Guibert, 2003.
Préface de Christian Poncelet, président du Sénat.

Saint Robert Bellarmin, François-Xavier de Guibert, 2004.

Les médecins du Grand Siècle, François-Xavier de Guibert, 2005.

Louis XV, le mal-aimé, François-Xavier de Guibert, 2006.
Préface du prince

Jean de France.

La vérité sur l'affaire Galilée, François-Xavier de Guibert, 2007.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 2

Les premières étapes. Le moine, le prêtre, le professeur. Le voyage à Rome (1510-1511). Le docteur (1512)

« Je me suis martyrisé par la prière, le jeûne, les veilles, le froid... »

(Luther)

Les premières années

Martin Luther¹ vit le jour le 10 novembre 1483 à Eisleben, petite ville de Saxe², dans une famille dont il écrira plus tard : « Mes parents ont été d'abord pauvres ; mon père était un pauvre mineur et ma mère, pour nous élever, a souvent porté du bois sur son dos. »

Le père de Martin, Hans Luder, était un paysan de Moer, en Thuringe³ ; sa mère, Marguerite Lindemann, était « une servante de bains, craignant Dieu, vertueuse et chaste. » Elle raconta plus tard à Melanchthon, le disciple favori de Luther, qu'étant allée à Eisleben pour acheter des provisions au marché de cette petite ville, elle y avait accouché et que l'enfant avait été baptisé le lendemain, recevant le nom du saint dont on célébrait la fête.

Six mois après la naissance de Martin, Hans vint s'installer dans la ville de Mansfeld, abandonnant le métier de laboureur pour celui de mineur dans une mine de cuivre. Peu à peu la situation familiale s'améliora⁴, Hans devint maître mineur, et se mit à employer des ouvriers.

Le jeune Martin fut élevé avec une grande sévérité ; Luther dira plus tard qu'il avait tellement peur de son père qu'il lui arrivait de s'enfuir de la maison. Il racontera également comment « il fut battu par sa mère jusqu'au sang » pour une noix qu'il avait dérobée. Funck-Brentano écrit⁵ : « Cette extrême rigueur, dont il souffrit en ses années d'enfance, agira sur son caractère qui en conservera quelque chose de craintif, de farouche, de méfiant... »

A partir de 1488, Martin fréquenta l'école municipale de Mansfeld. Il y apprit les rudiments du latin, le chant, les dix commandements, et les bases de la foi chrétienne. Le traitement qu'il reçut à l'école n'avait rien à envier à celui qu'il connaissait à la maison. Luther raconte qu'il fut fouetté, un certain jour, quinze fois ! Il dira plus tard que l'école de Mansfeld était « une écurie à bourriques », une « école du diable » et « un enfer et un purgatoire avec en guise d'instituteurs des tyrans malhabiles et des geôliers »⁶.

Au printemps de 1497 il passa à l'école latine de Magdebourg, puis à celle d'Eisenach, où il restera de 1498 à 1501. Il y fréquente l'école dite « triviale », qui enseigne les trois disciplines fondamentales : la grammaire, la rhétorique et la dialectique.

Que retenir de l'instruction religieuse reçue par Luther au cours de ses premières années ? Il semble qu'on lui enseigna l'existence d'un Dieu justicier, prêt à foudroyer les pécheurs, et d'un Christ-juge, châtiant ou récompensant les hommes selon

leur conduite.

* *
* *

En juillet 1501, il s'inscrivit à l'université d'Erfurt, qui était l'une des meilleures d'Allemagne. Avant de commencer les études de droit, auxquelles le destinait son père, il lui fallut passer trois ans à la Faculté des arts pour s'y former aux disciplines traditionnelles : la dialectique, la grammaire et la rhétorique, puis la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique⁷. Il suivit également des cours de métaphysique et d'éthique, puisés dans les ouvrages d'Aristote.

Franchissant aisément les étapes du cursus universitaire, Luther fut fait bachelier ès arts à la Saint-Michel de 1502, puis, en janvier 1505 il accéda au grade de maître ès arts. Melanchthon écrira plus tard qu'à l'université « son génie faisait l'admiration de tous... » Il faut toutefois noter que selon son ami Mathesius⁸, Martin Luther « souffrait d'une âme inquiète, l'éducation sévère qu'il avait reçue, la dévotion étroite apprise de sa mère, avaient laissé dans son âme une profonde tristesse ; il était préoccupé avant tout de son salut et avait peur de la justice de Dieu qu'il se représentait inexorable. Seule une vie sainte pouvait lui procurer la paix. Pourtant sa vie avait été pure, mais il avait un sentiment accablant du péché et une frayeur mortelle des jugements de Dieu : il en tombait malade d'angoisse. »

* *
* *

Dans un de ses *Propos de table*⁹ Luther a raconté l'événement qui fit basculer sa vie. Le 2 juillet 1505, après avoir rendu visite à sa famille, à Mansfeld, il s'en revenait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à l'Église et à ses canons. Karlstadt⁴¹ l'habilita alors à « donner des cours de théologie, enseigner et commenter la Bible à Wittenberg et en tous lieux, tout comme s'il avait été promu à Paris ou ailleurs ; et à monter dans la chaire magistrale et remplir tous les autres devoirs magistraux tant publics que privés. »

Luther reçut ensuite une Bible, un anneau d'or et le bonnet de docteur. Le 22 octobre, il fut nommé professeur, et titulaire de la chaire d'Écriture. Sa leçon inaugurale commença par le livre de la Genèse.

Luther, toute sa vie, fut très fier de son titre de docteur. Il écrira : « Je l'ai souvent dit, et je le répète : je n'échangerais pas mon doctorat pour tout l'or du monde. »

1. Ou Luder, la graphie Luther date d'octobre 1517.

2. En 1485 le domaine de la maison de Wettin fut partagé en deux régions : la Saxe Albertine, la plus riche, avec les villes de Dresde et de Leipzig, revint au fils cadet, le duc Albert. L'autre partie, la Saxe Ernestine, avec les villes de Weimar et Wittenberg, fut attribuée à l'aîné, l'Électeur impérial Ernest. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage l'importance de cette division.

3. Partie de la Saxe Ernestine.

4. Lentement, car Hans était à la tête d'une famille nombreuse dont on ignore le nombre exact. On sait que deux enfants moururent de la peste au début du XVI^e siècle et qu'une fille épousa un certain Ruhel, scribe à Mansfeld.

5. Funck-Brentano (*Luther*, Grasset, Paris, 1934).

6. Cité par Hellmut Diwald (*Luther*, Seuil, Paris, 1985).

7. Le *quadrivium*.

8. Mathesius, *Historien von des ehrwürdigen in Gott seligen Mannes Doctoris Lutheri, Anfang, Lehre, Leben und Sterben* (vers 1565). (Histoire du bienheureux Docteur Luther, vénérable en Dieu. Son enfance, ses études, sa vie et sa mort).

9. Du 16 juillet 1539.

10. De l'ordre des ermites augustins.

11. J.M. Audin (*Histoire de la vie de Luther*, Paris, 1856).
12. Jean Tauler (vers 1294-1361), mystique de l'ordre de saint Dominique, a été loué par Luther et Melanchthon, ainsi que par Bossuet. Auteur de *Méditations sur la vie et la passion du Seigneur* et des *Institutions divines*.
13. Ce qui deviendra la théorie de Luther.
14. Denifle pense que c'est impossible, car ses supérieurs ne l'auraient pas permis. Henri Denifle (*Luther et le luthéranisme*, Paris, 1910).
15. Cité par Funck-Brentano.
16. Cité par Henri Denifle.
17. Cité par Hellmut Diwald.
18. Cité par Jean-Marie Valentin *et al.* (*Luther et la Réforme*, Paris, 2001).
19. « Esprit sourd et muet (je te l'ordonne) sort de cet enfant. »
20. Je ne le suis pas.
21. Jean Lecharlier, dit Gerson du nom de son village natal (1363-1429). Docteur en théologie à 29 ans, chanoine de Notre-Dame. En 1392 il devint chancelier de l'Université de Paris. Il combattit l'astrologie, les doctrines mystiques et panthéistes. Délégué aux conciles de Pise et de Constance, il est l'auteur de *Des petits enfants à conduire devant le Christ*, *Des consolations de la théologie*. Les bénédictins le reconnaissent comme l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* (et non A-Kempis).
22. Guillaume d'Occam (vers 1280-1347). Philosophe scolastique né à Occam en Angleterre. Il fut professeur à Paris où il soutint la cause du Nominalisme. Il faisait dépendre le bien et le mal de la volonté arbitraire de Dieu. Rappelons que les Nominalistes ne voyaient dans toutes les notions que de pures abstractions, des noms.
23. La Saxe Ernestine.
24. Qui était en Saxe Albertine.
25. Gilles de Viterbe, il était général de l'ordre depuis 1507 et s'était attaché à obtenir une plus stricte observance des règles.
26. Hellmut Diwald.
27. Environ une vingtaine l'acceptèrent. Les querelles entre couvents d'un même ordre étaient fréquentes, chaque couvent tenant farouchement à son indépendance et à conserver ses habitudes et son mode de vie.
28. Johannes Lang.
29. Luther's Werke, Halle, t XXII, p. 1468.
30. Luther's Werke. t. XXII, p. 1515.
31. Luther's Werke, t. V, p. 1646.
32. Luther's Werke. t. XXII, p. 2574.
33. Le pape était Jules II, qui fut un grand bâtisseur.

34. Les *propos de table* de Martin Luther (Paris, 1844, p. 116).
35. (858-867) dit le Grand.
36. Les *propos de table* (p. 90).
37. Vers la fin de janvier 1511.
38. Cité par Hellmut Diwald.
39. Cité par Funck-Brentano.
40. Environ cinquante florins, somme considérable.
41. André Bodenstein, dit Karlstadt, né à Karlstadt en Franconie, mort à Bâle en 1541. Professeur de théologie et doyen de l'université de Wittenberg.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'année suivante, le chapitre épiscopal d'Halberstadt le choisit pour être son administrateur et évêque. Or la réunion de ces deux bénéfices importants sur une même tête nécessitait une dispense papale, car elle dérogeait au droit canon.

Une délégation fut envoyée à Rome et en revint avec la précieuse autorisation... et avec l'obligation pour Albert de payer une très forte somme à la curie romaine au titre du *servitium commune*. Comme cette somme dépassait les moyens dont disposait Albert, il l'emprunta à la célèbre banque Fugger⁴, qui transféra les fonds à Rome. Tout allait donc pour le mieux.

Malheureusement, peu de temps après, l'archevêque de Mayence⁵ mourut brusquement. Comme c'était la troisième fois en dix ans que disparaissait son archevêque⁶, le chapitre de la cathédrale était au bord de la banqueroute. Il se tourna donc vers Albert⁷ de Brandebourg qui se déclara prêt, s'il était élu, à payer la totalité des droits réclamés par Rome. Enchantés, les chanoines l'éli-rent séance tenante.

Or Albert était déjà archevêque de Magdebourg et évêque d'Halberstadt, ayant été confirmé dans ces deux fonctions par le pape. Il fallait donc, une nouvelle fois, envoyer une délégation à Rome pour obtenir cette dispense inouïe qui permettrait de rassembler sur une même tête deux titres d'archevêque, un d'évêque, ainsi qu'un titre d'archichancelier d'Empire et de prince-électeur⁸.

Les négociations, qui se déroulèrent en 1514, durèrent plus de trois mois, et la somme à payer pour obtenir la dispense papale fut colossale⁹.

*
* * *

Comme les émissaires d'Albert faisaient remarquer au

cardinal italien Lorenzo Pucci, qui s'était chargé de la négociation, que le nouvel archevêque de Mayence n'avait pas fini de rembourser les Fugger et qu'il lui serait difficile de négocier un nouvel emprunt, Pucci leur proposa une solution : le pape Léon X permettrait à Albert de prélever une partie du produit de la vente d'une indulgence plénière¹⁰ dans ses diocèses. Certes cette indulgence devait permettre de poursuivre la construction de la basilique Saint-Pierre (commencée par Jules II), mais la moitié des sommes recueillies pourraient être conservées par Albert pour rembourser les Fugger et du premier et du second emprunt.

En octobre 1514 Léon X publia la bulle *Sacrosancti Salvatoris* par laquelle il accordait « indulgence plénière à tous les fidèles des provinces ecclésiastiques de Mayence, Magdebourg et Halberstadt » et à ceux des possessions de la maison de Brandebourg. Selon les termes de la bulle cette indulgence était accordée parce que : « nous nous mettons en peine de toutes nos forces de suivre les saints commandements de notre Sauveur et Rédempteur comme il se doit. »

*
* *

Voici donc démonté le mécanisme de « l'affaire des indulgences » qui va être à l'origine de la révolte de Luther, de la Réforme, et du bain de sang dans lequel plongera l'Allemagne.

Résumons : un jeune noble ambitieux, Albert, déjà évêque et archevêque, convoite le siège prestigieux d'archevêque de Mayence, tout en voulant conserver ses deux mitres, ce que le droit canon interdit. Consulté, le pape accepte, en échange d'une grosse somme d'argent, somme que la banque Fugger va prêter à Albert, moyennant de solides garanties.

Quelles garanties ? La moitié du produit d'une vente

d'indulgences plénières sur le territoire des trois diocèses d'Albert, l'autre moitié revenant à Rome.

Ainsi donc Albert aura ses trois diocèses, le pape de l'argent (beaucoup) pour finir la basilique Saint-Pierre, et les Fugger seront remboursés, capital et intérêts.

Restait à convaincre les ouailles d'Albert d'acheter de nombreuses indulgences...

Les indulgences

Il nous a paru à propos de rappeler la définition du mot *indulgence* au sein de l'Église catholique.

Pour Robert Bellarmin¹¹ une *indulgence* « est la rémission des peines temporelles qui restent à subir, après que la faute a été remise et la réconciliation obtenue avec Dieu dans le sacrement de pénitence ; rémission que les papes, compatissant à la faiblesse des fidèles, accordent à certaines époques, et pour des justes causes. »

Selon lui, l'indulgence concédée aux fidèles en cette vie « a pour but principal et immédiat la rémission des peines temporelles qu'ils devaient subir en cette vie, et secondairement et médiatement la rémission de celles du Purgatoire ; les peines du Purgatoire ne sont faites que pour compléter celles qui n'ont pas été accomplies en cette vie ; par conséquent une indulgence qui délivrait un fidèle de la dette entière qu'il devait payer en cette vie le délivrerait en même temps de toutes les peines du Purgatoire qui auraient pu succéder.

Enfin, écrivait-il, il n'y a dans les indulgences aucun honteux trafic ; le fidèle aide par son aumône une œuvre agréable à Dieu et recommandée par l'Église ; l'Église, en retour, lui concède pour lui ou pour d'autres, ce grand bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans la tête des yeux qui brillent et des raisonnements qui déconcertent⁴⁵ ».

Notons que de son côté Luther ne se priva pas de juger Cajetan. Il en écrivit : « Le cardinal est peut-être un thomiste de valeur, mais ce n'est pas un penseur chrétien aux idées claires. Cela le rend aussi apte à traiter cette affaire qu'un âne à jouer de la harpe. » Il rentra à Wittenberg le 31 octobre, après avoir quitté précipitamment Augsbourg à la suite d'une rumeur lui annonçant son arrestation prochaine.

La mission de Miltitz (fin de 1518)

Tant Cajetan que Luther écrivirent, dès l'issue de leurs entretiens, à Frédéric le Sage pour se plaindre l'un de l'autre. Le légat pontifical demandait au prince Électeur de « mettre fin à l'affaire du moinillon sans retenue en l'emprisonnant d'abord, puis en le faisant conduire à Rome...[car] de si prestes artifices et perfidies, ces manigances pénibles, pernicieuses et empoisonnées ne peuvent plus durer... »

De son côté Luther présenta, (à sa façon) sa rencontre avec Cajetan, concluant : « Je suis, Dieu soit loué, pour le moment d'un cœur serein, et je rends grâce à Dieu que son fils bien-aimé Jésus-Christ me juge digne d'endurer dans cette bonne et sainte cause, tribulations et persécutions. »

Le prince Électeur répondit à Cajetan « qu'il n'entendait ni livrer Luther pour qu'il soit conduit à Rome, ni l'expulser de ses états⁴⁶, car Luther n'avait pas encore été condamné comme hérétique. » Il proposait donc : soit qu'ait lieu une dispute publique devant une instance libre de tout parti pris, ou que soit « remis à Luther un énoncé explicatif des erreurs qui lui valaient d'être regardé et décrié comme hérétique. » Luther eut ce

commentaire « J'ai vu les admirables paroles⁴⁷ que notre illustrissime prince a adressées à monseigneur le légat. Bonté divine, avec quelle joie les ai-je lues et relues ! ».

Ainsi encouragé Luther n'hésita pas à clamer, à la fin de 1518, ces paroles inouïes : « C'est le véritable Antéchrist qui règne à la cour romaine ! »⁴⁸ et à en appeler à un concile, disant que seule une telle assemblée pouvait régler son affaire.

*
* *

Inquiet de la tournure que prenaient les événements, et surtout de voir Frédéric le Sage, ce puissant prince Électeur, se ranger dans le camp des défenseurs de Luther, Léon X décida d'envoyer Karl von Miltitz⁴⁹, son camérier, en Allemagne pour évaluer la situation.

Miltitz commença par rencontrer Frédéric le Sage le 28 décembre 1518, et lui proposa d'organiser une rencontre entre lui, envoyé du pape, Luther et Tetzl. Luther donna son accord mais Tetzl refusa, disant qu'il craignait pour sa vie s'il se rendait dans la Saxe ernestine⁵⁰. Miltitz rencontra donc Luther seul, entre le 4 et le 6 janvier 1519. Assistaient à l'entrevue Spalatin et un autre conseiller du prince (Fabien von Freilitsch). Miltitz et Luther se mirent d'accord sur les points suivants :

– Les deux parties s'abstiendraient de débattre en public des questions à l'origine du conflit (les indulgences par exemple).

– Le pape désignerait « un docte personnage qui examinerait en conscience et librement la doctrine de Luther. » Montrez-moi mes erreurs, dit celui-ci, et je me rétracterai bien volontiers.

Selon J. M. Audin « On s'embrasse, et Luther promet de vivre désormais en paix et d'écrire au pape. Il proteste de son

amour et de son respect pour Léon X, de sa foi humble et docile. Miltitz, de son côté, jure d'imposer silence aux adversaires du moine et d'obtenir du pape que la sentence soit rendue par un évêque allemand.

Le 6 janvier Luther remet à Miltitz la lettre destinée à Léon X, dans laquelle il adopte un ton d'entière soumission, se désignant comme « la lie du genre humain et un grain de poussière terrestre » Il poursuit : « Que doisje faire, Saint-Père ? ... On me demande de rétracter mes thèses. Si cela servait à quelque chose, je le ferais sans tarder... mais... mes écrits se sont répandus beaucoup plus que je ne l'avais espéré et sont bien trop enfoncés dans les esprits pour que je puisse encore les rétracter... Car une telle rétractation ne pourrait avoir pour conséquence que de faire de l'Église romaine un objet de mésestime et de réprobation. »

Enchanté, et persuadé qu'il a réglé « l'affaire Luther » Miltitz transmet cette lettre au pape. Fin mars 1519 Léon X répond aimablement à Luther, l'appelant « cher fils » mais lui demandant de venir à Rome pour se rétracter⁵¹.

La dispute de Leipzig (1519)

Entre alors en scène un célèbre professeur de théologie (à l'université d'Ingolstadt) Jean Maier, dit Eccius ou Eck⁵², du nom de son village natal. Bon écrivain, excellent orateur, doué d'une voix grave et puissante, il était un défenseur convaincu de la doctrine catholique la plus orthodoxe. Luther, qui le haïssait, l'appelait *Dreck* (l'ordure) ou *Saueck* (nid à cochons). Il disait de lui : *Dreck* ne devrait parler que de boire et de s'empiffrer, de jolies femmes et de gais compagnons ; sur ce terrain il est éloquent... et compétent. Pour le reste, qu'il se taise... Si j'étais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des humbles... se promener en un cortège impérial ? et cette Cour pontificale avec des milliers de fonctionnaires dont la centième partie suffirait... Aussi les Romains guettent-ils les bonnes prébendes, les prébendes d'Allemagne, comme le loup guette la brebis... » Il faut que le pape « retire ses mains du potage où il se plaît un peu trop à barboter. »

Certains passages de *l'Appel à la noblesse* sont, en fait, un appel à la révolte. Citons en quelques-uns :

– « Réveillons-nous, chers Allemands, et craignons Dieu plus que les hommes afin que nous ne partagions pas le sort de toutes les pauvres âmes qui sont si lamentablement conduites à leur perte par le scandaleux et diabolique régime des Romains... »

– « Un régime si diabolique [Rome] n'étant pas seulement une volerie publique, une tromperie et une tyrannie de la porte de l'enfer, mais aussi une corruption de la chrétienté en son corps et en son âme, c'est notre devoir de faire tout notre possible pour empêcher cette désolation et cette destruction de la chrétienté. Puisque nous voulons combattre les Turcs, commençons là où il y a les pires. »

– Bien que nous n'ayons donné aucune raison aux papes d'exercer leur scélératesse, nous avons, à cause de la perfidie et de l'ignominie pontificales, versé notre sang à maintes et maintes reprises, et, par l'écrasement de notre liberté, le vol de tous nos biens... nous n'avons hélas ! que trop chèrement payé... »

Voilà de bien rudes propos...

La Captivité babylonienne de l'Église parut en octobre 1520. C'est « la plus violente des charges que Luther ait lancé contre le système ecclésiastique en place ; c'est un appel enflammé à se libérer de la tyrannie impie par laquelle les papes tiennent la chrétienté captive, ayant perverti les sacrements institués par le Christ et inventé de nouveaux sacrements dont la sainte Écriture ne souffle mot »¹⁰.

Luther dit que tout ce qu'il a écrit jusqu'alors sur les indulgences et sur le pape doit être brûlé et remplacé par les deux thèses suivantes :

Les indulgences sont une monstruosité des lèche-bottes romains.

La papauté est une réserve de chasse où se déchaîne l'évêque de Rome.

Après avoir refusé à la papauté un fondement de droit divin¹¹, Luther lui conteste maintenant toute légitimation de droit humain : « Car, à lire les subtilités de ces freluquets [Eck, Emser¹², et autres], j'ai appris et je sais maintenant de façon certaine que la papauté est le règne de Babylone et le pouvoir de Nemrod¹³... » Pour lui « la Rome chrétienne est ce que fut jadis la Rome antique, le type absolu de la ville hostile à Dieu. » Elle est la « quintessence d'une Église qui a succombé à tout ce qui est terrestre. »

*
* * *

Luther va très loin dans son attaque contre l'Église : par les sacrements Rome a soumis toute la vie chrétienne à la hiérarchie des prêtres. « Les moyens de grâce sont devenus moyens de domination. » Il déplore que, dans la messe, on ait privé les fidèles du calice, il refuse la transsubstantiation, s'orientant vers

la consubstantiation¹⁴. La cène n'est que la commémoration de la mort du Christ et non « une offrande que nous faisons à Dieu et par laquelle nous pourrions faire pression sur lui. » Il écrit : « La messe est une promesse divine qui ne sert à personne, dont on ne peut faire profiter personne, sinon celui qui croit lui-même. » Il conteste que la confirmation, le mariage, la prêtrise et l'extrême-onction soient des sacrements ; il ne reconnaît ce caractère qu'au baptême, à l'eucharistie et, avec de grandes réserves, à la pénitence. En fait, pour lui, l'Écriture sainte ne reconnaît comme sacrement que la Parole de Dieu.

Luther s'en tient au texte de la Bible qui indique que le fidèle doit recevoir la communion sous les deux espèces. L'Église n'a pas le droit de réserver le calice aux prêtres.

Pour lui l'Église est victime de trois captivités car c'est être captif que :

- Ne recevoir la communion que sous la seule espèce du pain.
- De devoir croire au dogme de la transsubstantiation.
- De considérer la messe comme un sacrifice et une bonne œuvre alors qu'elle n'est que don de la grâce et promesse du Seigneur.



La *Captivité babylonienne* se termine par ce défi que Luther lance à Rome : « J'oppose cet écrit, avec confiance et franchise, aux impies et à ceux qui, au lieu des dogmes divins nous imposent, en tyrans obstinés, leurs propres dogmes... j'entends dire qu'on a déjà préparé contre moi de nouvelles bulles pontificales et de nouveaux anathèmes aux termes desquels j'aurais à me rétracter ou à être déclaré hérétique. Si c'est vrai, que cet opuscule soit une partie de ma future rétractation, afin

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

claire instruction des croyants en Jésus-Christ. Mes livres ne sont pas tous de même sorte. Dans les uns j'ai traité de la foi et des mœurs... dans une seconde catégorie, j'attaque la papauté et ses doctrines dans la mesure où elles saccagent la Chrétienté. Nul ne peut nier que, par nombre d'ordonnances et propositions doctrinales, la conscience chrétienne n'ait été lamentablement martyrisée, tyrannisée, et plus particulièrement au sein du peuple allemand.

Enfin d'autres de mes livres sont dirigés contre quelques-uns de mes adversaires qui m'ont attaqué en s'efforçant de ruiner la doctrine divine que j'enseigne. A ces ouvrages je ferai moi-même le reproche d'être plus violents qu'il ne conviendrait...

Je ne puis défendre mes modestes écrits plus obstinément que le Christ n'a défendu sa propre parole. Quand il fut souffleté par l'officier du grand-prêtre, il lui dit : Ai-je mal parlé ? faites-le moi voir.

Combien à plus forte raison l'infime et faillible créature que je suis doitelle demander que ses erreurs lui soient démontrées. Qu'on me présente une réfutation fondée sur les prophètes ou sur l'Évangile, je me rétracterai aussitôt et jeterai moi-même mes livres au feu.

Certes j'ai réfléchi sur le danger des querelles et insubordinations que mon enseignement peut faire naître, mais le Seigneur n'a-t-il pas dit : Je suis venu, non pour apporter la paix, mais le glaive ; je suis venu pour séparer le fils du père. »

L'official se leva alors et dit que Luther n'avait pas répondu à la question ; qu'il demandait une réponse simple et non cornue : s'il voulait ou non se rétracter.

Luther reprit : « on me demande une réponse simple, je la ferai : elle ne sera ni cornue ni dentée, et la voici. A moins qu'on

ne me convainque d'erreur par le témoignage de l'Écriture... je ne puis ni ne veux me rétracter, car il ne faut jamais agir contre sa conscience. Telle est ma profession de foi ; n'attendez rien d'autre de moi, que Dieu me soit en aide. Amen. »

Après un dernier échange entre Ecke et Luther sur les conciles, la séance fut levée.

*
* *

Le 19 avril le secrétaire de la diète lut à haute voix le rescrit impérial signé de Charles Quint :

« Nos ancêtres... ont veillé à ce qu'on rendît aux décrets de l'Église l'obéissance qui leur est due... Et comme il s'est trouvé un frère qui a osé attaquer à la fois et les dogmes de l'Église et le chef de la catholicité, défendant avec opiniâtreté les erreurs où il était tombé, et refusant de se rétracter, nous avons jugé qu'il fallait s'opposer aux progrès de ces désordres... afin que la Germanie ne se souillât pas du crime de parjure. Nous ne voulons plus désormais entendre Martin Luther... et nous ordonnons qu'il ait à s'éloigner et à se retirer sous la foi de la parole que nous lui avons donnée, sans qu'il puisse dans son chemin prêcher ou exciter des désordres. »

*
* *

L'archevêque de Trèves²³ pria Luther de venir le voir et lui tint un long discours sur l'obéissance qu'on doit à l'Église et à ses décisions, aux conciles et à leurs décrets. Après l'avoir écouté, le moine lui répondit qu'il ne pouvait pas s'écarter de l'Écriture sainte. Il ajouta : « Si mon affaire n'est pas de Dieu, elle tombera d'elle-même d'ici deux ou trois ans ; si elle est de

Dieu, rien ne pourra la briser. »

Johan von Ecke qui s'était joint à l'archevêque prit alors la parole, lui disant : « Martin, il n'est aucune des hérésies qui ont déchiré l'Église qui ne soit née de l'interprétation des Écritures : la Bible est l'arsenal où chaque novateur est venu puiser ses arguments trompeurs ; c'est avec des textes bibliques que Pélage²⁴ et Arius²⁵ soutenaient leurs doctrines. Quand les pères du concile de Constance ont condamné cette proposition de Jean Huss : l'Église de Jésus Christ n'est que la communion des élus, ils ont condamné une erreur ; car l'Église, comme une bonne mère, entoure de ses bras tout ce qui porte le nom de chrétien... » Luther demeura inflexible. Le soir, l'archevêque de Trèves lui fit dire que, par ordre de l'empereur, son sauf-conduit était prorogé de deux jours, et l'invita, pour le lendemain, à une nouvelle conférence.

Rien n'y fit, à tous les efforts des conseillers de l'archevêque Luther répondait : « Ne vous fiez pas aux princes, aux fils des hommes, car en eux n'est pas le salut » et : « Maudit soit qui met sa confiance dans l'homme ». L'archevêque finit par renoncer à ses efforts, il dit à Luther, en soupirant : « Dieu vous jugera. »

*
* *

Le 26 avril 1521, Martin Luther reprit le chemin de Wittenberg. Le jour précédent Charles Quint avait fait donner lecture aux électeurs, aux nonces et à de nombreux membres des États, d'un édit impérial rédigé contre le moine augustin.

Cet édit était sévère : l'empereur défendait, sous peine de crime de lèse-majesté, de donner aucun asile à Luther à partir du 15 mai, jour où expirait le sauf-conduit dont il était porteur, mais de se saisir de sa personne et de la garder jusqu'à ce que la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Ne tenant aucun compte des admonestations (mesurées) de Luther, Karlstadt entreprit de faire détruire tous les ornements et objets d'art qui se trouvaient dans les églises et les couvents. « Les images et tableaux religieux sont arrachés des murs et jetés au feu, les statues détruites ; on renverse puis on fait disparaître les autels latéraux et on brûle l'huile de l'extrême onction »²⁶. Un témoin a laissé ce récit : « [Au commencement de l'an 1522], Karlstadt, suivi de Didyme²⁷ (Zwilling) et de quelques hommes du peuple fanatisés par ses prédications, entre un jour, au moment de la prière, dans l'église de Tousles-Saints, et se met à briser les statues, les tableaux, les images du culte, en criant aux assistants : « Tu ne feras point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont dans les cieux, ni ici sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre »²⁸.

Le second retour (mars 1522)

Inquiété par ces troubles qui allaient grandissant et commençaient à s'étendre à d'autres villes saxonnes, en particulier à Zwickau, Luther décida de revenir à Wittenberg. Il semble qu'il fut poussé à cette décision et par une lettre des autorités de cette ville qui lui demandaient « avec beaucoup de prières et de supplications » de revenir, et par une seconde lettre de Frédéric le Sage²⁹ qui déplorait la situation dans la ville, écrivant : « Ils se comportent à Wittenberg d'une façon si étrange et si multiple qu'il en est sorti une foule de sectes, au point qu'on deviendrait fou à essayer de savoir qui est qui. »

Luther quitta la Wartburg le 1^{er} mars 1522 ; en chemin il écrivit à l'Électeur : « Je rentre à Wittenberg pour mettre fin aux

désordres que le diable y a fomentés. Je tiens ma doctrine non des hommes, mais du ciel, aussi n'ai-je pas à me laisser guider par les hommes sur la voie à suivre pour la défense de ce dépôt sacré. »



Le dimanche 9 mars, revêtu de son froc de moine, Luther monta en chaire dans l'église paroissiale de Wittenberg. La messe fut dite comme à l'accoutumée et la communion distribuée sous une seule espèce. Au cours de son sermon Luther demanda que l'on rapporte dans les églises tous les tableaux et statues encore intacts. Il recommanda la confession avant la communion, autorisa les messes basses et la procession solennelle de la Fête-Dieu. Il s'adressa aux fidèles qui se pressaient dans l'église leur disant : « [certains prétendent] être des prophètes éclairés par Dieu ; je suis le premier à qui Dieu a révélé sa parole que je vous transmets en ce moment. » Il prêcha de la sorte huit jours d'affilée.



Certes Luther prenait un grand risque en quittant la Wartburg, car ce n'est plus à la papauté seule qu'il s'attaque, mais à l'autorité de Charles Quint. Il brave les ordres de la diète de Worms en venant prêcher en plein Wittenberg, alors qu'il avait promis de se taire. Toutefois il ne pouvait – dira-t-il – demeurer dans les solitudes de la Wartburg car une voix lui intimait l'ordre de revenir parmi ses fidèles, une voix qui criait plus fort que celle de l'empereur, « celle qui parlait à Moïse sur le Sinäï, et qui renversait Paul sur le chemin de Damas, la voix de Dieu » qu'il disait entendre du fond de son cœur. Il répond à

Frédéric le Sage, qui lui avait interdit de venir à Wittenberg :

« Que Votre Grâce le sache bien : ce n'est pas des hommes, mais du ciel, par Notre Seigneur Jésus-Christ, que vient mon Évangile... J'ai fait assez pour Votre Grâce en m'emprisonnant pendant une année... [mais] comme le Père des miséricordes infinies m'a donné pouvoir par son Évangile sur tous les démons et la mort, et m'a livré la royauté de l'avenir, Votre Grâce électorale doit bien voir que ce serait outrager mon maître [Dieu] que de ne pas me fier à lui...

Je vais à Wittenberg sous l'aile d'une providence plus forte que celle des princes et des électeurs... A la garde de Dieu, mon prince !... Amour au Seigneur dans l'éternité ! ».

Les prophètes de Zwickau

Dès 1518 un jeune prêtre³⁰ à l'intelligence vive et au tempérament de feu, Thomas Müntzer, était venu rejoindre Luther à Wittenberg. En 1520 le Réformateur l'envoya comme prédicateur à Zwickau. Là, Müntzer rencontra un jeune ouvrier, Nicolas Storch, qui était « vénéré comme un prophète » par les apprentis et les compagnons drapiers de la ville. Storch n'hésitait pas à placer le contact direct avec Dieu, qu'il prétendait avoir par ses illuminations, audessus de la sainte Écriture, à laquelle d'ailleurs il renonça. Storch et ses fidèles³¹ furent rapidement connus sous le nom de *prophètes de Zwickau*, et ne tardèrent pas à fomenter des troubles dans la ville. Müntzer la quitta mais les *prophètes* y restèrent et le nombre de leurs partisans ne cessa de croître. Leur doctrine pouvait se résumer ainsi :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais, et surtout, le succès rencontré par le message luthérien s'explique par trois raisons principales :

- Les critiques adressées à l'Église institutionnelle, et la stigmatisation de ses abus.
- La perspective, évoquée par Luther, d'une main-basse sur les biens considérables de cette Église.
- La dimension proprement religieuse, par exemple la valorisation de la prédication, la célébration du culte en allemand, l'attention accordée à la lecture et au commentaire de la Bible, l'accès plus direct à Dieu.

Ces raisons ont eu, à des degrés divers, une influence sur plusieurs classes de la société allemande. Examinons-les.

Les prédicateurs

Ils ont été les « commis voyageurs » de la Réformation. Plus encore que la dissémination des livres de Luther, ils furent ceux qui atteignirent et convertirent les foules. Dans la grande majorité des cas, il s'agissait de moines défroqués¹⁹ qui, ayant quitté leurs couvents, s'étaient reconvertis en porte-parole des idées luthériennes.

Prêchant en général dans des villes où ils s'installaient, ils lisaient en public puis commentaient les écrits du Réformateur, mettant en avant « le pur et simple Évangile » et relativisant les institutions, dont l'Église, qui ne sont, disaient-ils, que des constructions humaines...

Certains n'hésitaient pas à aller plus loin que Luther, s'en prenant avec véhémence à la hiérarchie catholique. D'autres interpellaient le pape, s'étonnant « qu'il ne vide pas le purgatoire pour l'amour de la très sainte charité » ; ils

exhortaient (avec succès) les moines et les religieuses à quitter leurs couvents et à se marier. Tous insistaient sur la nécessité de la prédication et le fondement de la doctrine évangélique sur l'Écriture, et beaucoup développaient les conséquences sociales qu'ils tiraient du message luthérien telles que la suppression ou le réaménagement des dîmes, la redistribution des ressources et des charges, toutes graines qui tombaient sur des sols fertiles...

Les paysans

La situation économique des paysans allemands n'avait cessé de se détériorer depuis près d'un siècle. De plus en plus nombreux étaient ceux qui réclamaient un retour à *l'ancien droit* (coutumier), qui était progressivement remplacé par le droit romain écrit, ce qui favorisait leur oppression par les classes possédantes. D'autres allaient plus loin en exigeant la suppression du servage²⁰ (qui existait encore en de nombreuses provinces) et « l'établissement d'une justice divine », demande à laquelle le message luthérien semblait apporter une réponse.

D'après P. Blicke²¹ « les paysans ont retenu deux thèmes essentiels du message luthérien... le premier était celui de l'autonomie du laïc et de la communauté locale ; le jugement sur la vérité n'était plus réservé aux clercs, à l'Église institutionnelle et aux autorités ; la communauté locale était ainsi revalorisée, alors que dans le système féodal elle n'avait que peu de place.

D'autre part, les paysans tiraient du message luthérien... l'idée qu'il fallait établir un droit nouveau, basé pour l'essentiel sur l'Écriture. »

Il est certain que les attaques de Luther, et ses propos enflammés contre l'Église et les clercs n'ont pu que susciter

parmi les paysans, gens simples, l'idée qu'il fallait mettre fin, le plus vite possible, à la domination temporelle de cette Église et de ses représentants. Le résultat sera la tragique révolte des paysans (1525).

Les villes

Un historien anglais (Dickens) a pu écrire que « la Réformation était un événement urbain », car la réception du message de Luther, dans de nombreuses villes allemandes, fut immédiate et son impact durable. L'Empire comptait alors 85 villes libres dont 65 étaient soumises directement au pouvoir de l'empereur. Or la Réformation s'imposa très tôt dans plus de 50 de ces villes²².

Pourquoi ces villes libres furent-elles si réceptives à la Réformation ? A notre avis pour deux raisons : d'une part la bourgeoisie achetait des livres, dont ceux de Luther, les lisait et en approuvait la teneur ; d'autre part dans la grande majorité de ces villes existaient d'âpres conflits d'intérêt qui opposaient les conseils municipaux, les échevins, aux autorités de l'Église, telles qu'évêques, chanoines, prieurs des abbayes etc. Or, le message de Luther encourageait, voire ordonnait aux laïcs de résister à l'Église et de prendre leurs affaires en main, car les distinctions entre clercs et laïcs étant abolies, seules prévalaient les rapports de force.

Si la classe bourgeoise recevait ce message avec satisfaction, cette satisfaction n'était pas moins grande chez les ouvriers, les artisans, les domestiques et les commerçants, qui formaient le gros de la population des villes. Tout ce petit monde apprenait avec joie que « le travail manuel était aussi agréable à Dieu que la prière » et voyait d'un bon œil une confiscation éventuelle des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sommé les États d'exécuter l'édit de Worms, et les avait « menacés de sa colère en cas de désobéissance. » Sans se rebeller contre l'édit impérial, les *luthériens* obtinrent que la diète demande au pape la convocation d'un concile général en Allemagne « pour y terminer les différends religieux. » Il fut convenu qu'une nouvelle assemblée se tiendrait à Spire, le jour de la fête de Saint-Martin, où les Ordres « après avoir fait examiner par d'habiles docteurs ce qu'on devait retenir ou rejeter des doctrines de Luther » formuleraient ensuite leur décret.

Le légat protesta en vain. Charles Quint, irrité, adressa à la diète un rescrit où il menaçait de la peine de mort quiconque désobéirait à l'édit de Worms, mais les États n'en tinrent aucun compte... Luther ne manqua pas d'attaquer à la fois le rescrit impérial et la décision de la diète concernant l'assemblée de Spire²³ : « Scandale que toutes ces piperies d'empereur et de princes, à la face du soleil ! Scandale affreux que ces décrets contradictoires où l'on ordonne de me courir sus, l'édit de proscription de Worms à la main, et où l'on invite une diète à Spire pour trier de mes livres ce qu'il y a de bon et de mauvais ! Condamné en dernier ressort et renvoyé pour être jugé à Spire ! Coupable, de par les Ordres, aux yeux des Allemands, qui doivent me pour-chasser sans relâche, moi et ma doctrine ! Coupable qu'on renvoie pour être jugé à de nouvelles assises ! ... Têtes folles ! cerveaux avinés de princes !

Allons, enfants de l'Allemagne ! il faut que vous restiez martyrs d'un pape ; que vous vous laissiez piler dans le mortier comme de la paille, ainsi que parle Salomon. Plaintes, prières, larmes, longues souffrances, abîmes de douleurs où nous avons été plongés, rien ne doit nous servir !...

Dieu ne veut pas, je le vois bien, que j'aie affaire à des êtres

raisonnables ; il me livre aux bêtes allemandes, comme à des loups et à des sangliers...

Que voulez-vous, mes chers maîtres ? Dieu est assez fort, il vous brisera...

Chrétiens, je vous en conjure, levez vos mains et priez Dieu pour ces princes aveugles dont le ciel se sert pour nous châtier dans sa grande colère, et gardez-vous bien de venir présenter votre offrande et votre aumône contre le Turc qui est mille fois plus pieux et plus sage que nos maîtres... Vois donc ce pauvre empereur, ver de terre²⁴, qui n'est pas sûr d'une heure de vie, et qui ne rougit pas de se proclamer le haut et puissant défenseur de la foi chrétienne ! Que dit l'Écriture ? « Que la foi est un rocher plus fort que le diable, la mort et les hommes, qu'elle est le bras de Dieu ! »... C'est comme ce roi d'Angleterre qui se pavane aussi de son titre de protecteur de la foi et de l'Église du Christ... Ah les beaux protecteurs qu'auraient trouvés la Sainte Trinité, le Christ et la foi !

Pitié ! m'écrirai-je du fond de l'abîme de mon cœur, à tous les chrétiens, pitié pour ce ramassis de fous, d'insensés, de niais et d'idiots ! mieux vaudrait mille fois mourir que d'entendre proférer de tels blasphèmes contre la majesté du ciel... »

Bien à l'abri à Wittenberg, fort de la protection de Frédéric le Sage, Luther bravait et le pape et l'empereur. Ses doctrines gagnaient chaque jour du terrain ; elles s'étaient répandues, de la Saxe ernestine d'abord, dans les provinces du nord de l'Allemagne puis dans les duchés de Brunswick, de Lunebourg et du Mecklembourg. De nombreuses villes telles Brême, Hambourg, Rostock et bien d'autres, leur avaient ouvert leurs portes. La Livonie²⁵, la Prusse même basculaient, cette Prusse qui appartenait à l'ordre catholique des chevaliers Teutoniques !

Dans les territoires « conquis » le nouveau culte bâtissait

des temples, s'appropriait les églises catholiques et tonnait « contre les superstitions d'une religion qu'il disait éteinte à jamais. »

La réunion de Ratisbonne (1524)

Effrayés par la propagation des idées luthériennes que rien ne semblait devoir arrêter, les princes catholiques²⁶ se réunirent en juillet 1524 « pour conférer sur les moyens de soutenir la religion catholique. » l'assemblée décida d'abord que « l'édit de Worms contre Luther et ses adhérents devait être observé comme une loi de l'empire. » Elle établit ensuite :

- qu'on ne changerait rien, ni dans l'administration des sacrements, ni dans les cérémonies, ni dans les commandements et les traditions de l'Église catholique.

- que les ecclésiastiques qui se marieraient, et les moines apostats, seraient punis suivant toute la rigueur des canons.

- que l'Évangile serait prêché d'après l'interprétation des pères et des docteurs.

- que leurs sujets qui étudiaient à l'université de Wittenberg aient à la quitter dans les trois mois, sous peine de confiscation de leurs biens, et que ceux qui y avaient fait leurs études ne pourraient jamais posséder de bénéfices.

- Enfin que secours et assistance seraient donnés à tout prince attaqué pour la défense de l'une des clauses votées par l'assemblée.

*
* * *

Le légat du pape, qui prit part à cette conférence, publia une constitution (en trente-cinq articles) pour régler le régime

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Seul celui qui est atteint de folie peut prétendre au nom d'homme. »

Puis la Folie généralise : « ... toutes ces vertus, dit-elle, dont le monde fait tant de cas, la clairvoyance et la perspicacité, la sincérité et l'honnêteté, n'existent que pour empoisonner la vie des hommes qui les pratiquent. » Elle cite Sophocle : « La vie la plus agréable est celle qui se passe sans aucune espèce de sagesse. »

Après avoir raillé « les rhéteurs verbeux, les juristes coupeurs de cheveux en quatre, les nobles arrogants, les écrivains, les acteurs, les soldats », Dame Folie critique les abus de l'Église : « Si les prêtres les plus hauts placés, si les papes, les vicaires du Christ, s'appliquaient à lui ressembler dans leur manière de vivre ; s'ils enduraient sa misère ; s'ils supportaient ses peines ; s'ils portaient sa croix ; s'ils partageaient son mépris pour tout ce qui est périssable, qui sur terre serait plus à plaindre qu'eux ? Que de trésors les saints Pères n'abandonneraient-ils pas si la sagesse s'emparait un jour de leur esprit ! Au lieu de ces immenses richesses, de ces honneurs divins, au lieu des jouissances et des plaisirs, ils connaîtraient les nuits de veille, les jours de jeûne, les prières et les larmes, les exercices religieux et mille autres peines. »

*
* *

Enfin la Folie définit cette *Réforme*²⁹ qu'attend tout le monde chrétien : « La doctrine du Christ repose toute entière sur la douceur, la patience et le mépris des vanités terrestres... Le Christ voulait pourvoir ses vicaires selon son esprit et exigeait à cet effet qu'ils abandonnent non seulement leur bourse et leurs chaussures, mais aussi leurs vêtements, afin d'entrer pauvres et nus dans leurs fonctions apostoliques. Ils ne devaient porter rien

d'autre qu'une épée, non pas cet instrument impie de rapine et de crime, mais le glaive de l'esprit, qui pénètre jusqu'au plus profond de l'âme et qui détruit d'un seul coup toutes les passions afin que la piété règne seule à l'avenir dans les cœurs. »

Ainsi se trouve démontrée, par les propos de la Folie, la nécessité d'une rigoureuse réforme religieuse « avec plus de force, d'une façon plus impressionnante, plus compréhensible que dans aucun autre écrit du temps. »

Toutefois, à la différence de Luther, Érasme ne rêve pas d'un soulèvement contre l'Église, mais plutôt d'une *renaissance* religieuse, d'un renouveau de l'idée chrétienne. Il souhaite « épurer l'Église », la débarrasser du matérialisme qui l'étouffe en en ramenant la doctrine aux Évangiles, c'est-à-dire aux propres paroles du Christ, « mettant au jour ce Christ enfoui sous les dogmes. »

Avec *l'Éloge de la Folie* Érasme « atteint le zénith de sa gloire ; depuis des siècles l'Europe n'a pas connu de nom plus illustre. Ni celui de Dürer, ni celui de Raphaël, de Léonard de Vinci, de Paracelse, de Michel-Ange, ou de n'importe quel autre de ses contemporains n'est prononcé à cette époque avec autant de vénération que le sien ; il n'est pas d'écrivains dont les œuvres soient tirées à un aussi grand nombre d'éditions que celles d'Érasme ; aucune réputation morale ou artistique ne peut se comparer à la sienne »³⁰.

*
* * *

C'est en 1516 qu'Érasme apprit l'existence de Luther, par une lettre de Spalatin³¹ qui lui parlait d'un jeune moine augustin. Selon Spalatin, celui-ci « n'était pas de l'avis d'Aristote, à savoir que l'on est juste lorsque l'on agit avec

justice ; il croit que l'on n'est juste que lorsqu'on est en état d'agir avec justice. Il faut tout d'abord dit-il [Luther] que l'individu soit transformé³², les œuvres viennent ensuite. »

A la fin de 1517 Érasme entend parler des bientôt célèbres quatre-vingtquinze thèses que Luther a publiées à Wittenberg, et de ses violentes attaques contre les indulgences et la papauté. Il commence par s'en réjouir, disant : « Tous les gens de bien aiment la franchise de Luther... jusqu'ici il est certain que Luther s'est rendu utile au monde... » Il ajoute toutefois « ... si seulement il l'avait fait avec mesure... »

Le 28 mars 1519, Luther écrit à Érasme une lettre dans laquelle les flatteries le disputent à la louange : « Quel est celui dont la pensée n'est pas pleine d'Érasme ? Qui n'a pas profité de ses enseignements, qui ne se sent pas dominé par lui ? » Il s'y présente comme « un rustre aux mains sales, qui n'a pas encore appris les termes dans lesquels on s'adresse à un homme d'une aussi haute érudition... »

Luther termine, après avoir fait allusion à « ses remarques sans importance sur les indulgences », dans la même veine : « Reconnais donc, s'il te plait, ô homme bienveillant, cet humble frère en Christ, bien qu'en vérité il mérite tout au plus, en raison de son ignorance, d'être relégué en quelque coin obscur et qu'il soit indigne de vivre sous ton ciel et ton soleil. »

Érasme répondit avec une prudence toute ecclésiastique ; Stephan Zweig note : « Peut-être, avec son flair subtil d'ancien clerc, sent-il aussi l'odeur de fagot qui se dégage des écrits de Luther. »

Commençant par remercier son « frère en Jésus-Christ », il témoigne de la sympathie, mais évite avec soin toute approbation. Il raconte qu'il vient de « commencer à feuilleter » les commentaires écrits par Luther sur les Psaumes, et « espère

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'oreille aux savants qui parlaient de liberté et d'affranchissement... Quelle pitié pouvait-il avoir désormais pour des maîtres que Luther, du haut de sa chaire évangélique, appelait des fils d'enfer ? C'était un véritable combat d'archange contre les démons que le paysan allait soutenir : succombait-il, le ciel s'ouvrait pour l'esclave vaincu. Il prit donc les armes. »

« L'incendie éclata tout à coup. Il se répandit avec la rapidité de la flamme sur une traînée de poudre »⁹. Des bandes de paysans armés commencèrent par piller, d'abord des couvents, puis s'en prirent aux biens des nobles. En quelques semaines des centaines d'abbayes et de châteaux furent pris d'assaut, mis à sac, puis incendiés.

*
* *

Il semble que le premier mouvement insurrectionnel des campagnes partit de la Forêt Noire, près des sources du Danube. « Le 24 août 1524, un pâtre, Hans Müller¹⁰, à la tête d'une troupe nombreuse de paysans, et précédé d'un drapeau aux trois couleurs, rouge, noire et blanche, entra à Waldshut, réunissait les habitants et leur annonçait qu'il venait au nom de Dieu pour les délivrer de l'esclavage »¹¹.

Müntzer ne tarda pas à rejoindre les insurgés, et à formuler leurs griefs : « Si les seigneurs ne veulent pas nous rendre justice, disait-il, nous l'obtiendrons de force. »

Rapidement, l'autorité de Hans Müller s'étendit sur la plus grande partie de la Forêt Noire, où il fut proclamé « chef de la grande Fraternité chrétienne. » La Souabe, la Franconie entrèrent à leur tour en rébellion. En Franconie seule, près de trois cents monastères et châteaux furent saccagés, de nombreux nobles et prêtres furent égorgés.

A la fin de 1524 plus de dix mille paysans d'Allemagne du sud prirent les armes, et refusèrent de payer dîmes et impôts, qu'ils fussent dûs à des auto-rités civiles ou religieuses.

Les douze articles

Une première ébauche de ces *douze articles*¹² circulait en Allemagne depuis le début de 1525. En février le chancelier bavarois Leonhard von Eck en envoya un exemplaire à son maître, le duc Guillaume IV de Bavière, avec une annotation :

« J'envoie à Votre Grâce Princièrè pour bonne information le début de toutes les requêtes des paysans où l'on reconnaîtra ce que produit la doctrine luthérienne. »

Pour Hellmut Diwald : « ... pouvait-il y avoir le moindre doute quant au fait que c'était chez Luther qu'il fallait chercher la paternité spirituelle de la révolte paysanne ?

Il y avait très manifestement dans la doctrine évangélique de quoi auto-riser une lecture du Nouveau Testament et de l'ensemble de la Bible allant dans le sens d'une révolution sociale, et c'est à une interprétation de ce genre que procédaient les paysans. On peut même dire que la doctrine de Luther fournissait le fondement nécessaire aux revendications paysannes. »

C'est en mars 1525, à Memmingen, que les délégués des paysans en révolte, adoptèrent ces célèbres *Douze Articles* qui allaient mettre la moitié de l'Allemagne à feu et à sang.

*
* *

« Au lecteur chrétien paix et la grâce de Dieu par le Christ.

Il y a de nombreux anti-chrétiens qui prennent occasion de la réunion des paysans pour blasphémer l'Évangile, disant : ceci est-il le fruit du nouvel évangile ? Ils disent que la conséquence en sera que personne n'obéira plus, que chacun se révoltera, qu'on s'assemblera pour se rebeller avec violence et prétendre réformer les autorités ecclésiastiques et séculières, les chasser ou les assassiner.

Les articles suivants sont une réponse à tous les critiques méchants et impies, afin de justifier d'une manière chrétienne la désobéissance, voire la rébellion des paysans :

1. Que nous ayons le droit de choisir nous-même nos pasteurs, puis de les déposer s'ils ne se conduisent pas comme il convient.

2. Puisqu'une dîme légitime est admise par l'Écriture sainte, nous consentons à la payer... Le pasteur recevra ce qui sera nécessaire à son entretien et à celui des siens. Le surplus sera consacré au soulagement des pauvres du village...

3. Les insurgés déclarent qu'ils ne veulent plus être traités comme chose et propriété de leur seigneur ; par son sang Jésus-Christ a racheté l'humanité entière, le berger comme l'empereur.

4. Il n'est pas juste que les paysans n'aient aucun droit sur le gibier des champs et des bois, les oiseaux du ciel et les poissons des rivières...

5. Les bois qui étaient jadis bien communaux doivent le redevenir...

6. Les corvées doivent être allégées.

7. Le seigneur ne devra pas réclamer plus de corvées que n'en fixe la charte communale.

8. Tout ouvrier a droit à un salaire... l'homme des champs ne doit pas travailler sans rétribution.

9. La justice n'est plus rendue équitablement ; les pénalités

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rabais. »

La responsabilité de Luther

La Réforme faillit périr à la suite de la Guerre des Paysans. En effet, en dépit des démentis et des condamnations tardives de Luther, les chefs de la rébellion avaient, dès l'origine, mis en avant les idées des protestants ; leurs revendications économiques avaient été exprimées selon les propos de Luther, du Luther d'avant 1525 s'entend. Le communisme était présenté comme un retour aux maximes de l'Évangile, retour qui était l'une des exigences des réformateurs.

Charles Quint vit dans la rébellion « un mouvement luthérien »¹³. Les conservateurs expliquèrent que les pillages des monastères par les paysans étaient la conséquence logique des expropriations des biens ecclésiastiques par les Protestants. Dans le sud de l'Allemagne, les princes et les seigneurs, effrayés par les violences, renouvelèrent leur loyauté à l'Église catholique. En plusieurs endroits, telles les villes de Bamberg et de Würzburg, des notables furent exécutés comme « coupables de luthéranisme »¹⁴.

Nombre de paysans se retournèrent contre Luther l'appelant Doktor Lügner (docteur menteur), et « le valet des princes »¹⁵.

Pendant plusieurs années après l'écrasement de la révolte, Luther n'osa d'ailleurs pas quitter Wittenberg, même pour revoir son père sur son lit de mort (1530).

Le 15 juin 1525, il écrivait : « tout ce que Dieu a fait pour le monde au travers de moi est oublié ; maintenant les seigneurs, les prêtres et les paysans sont tous contre moi, et me menacent de mort »¹⁶.

Le 30 mai 1525, il avait écrit à Nicholas Amsdorf : « Selon

mon opinion, la mort des paysans est préférable à celle des prêtres et des magistrats, car les rustres se sont saisis de l'épée contre l'autorité divine. »

En juillet 1525, Luther publia une *Lettre ouverte concernant [ses déclarations] contre les paysans*. Il y dénonçait ceux qui le critiquaient, disant « qu'au fond de leur cœur ils étaient aussi rebelles que les paysans, et ne méritaient pas plus de miséricorde qu'eux. »

Il continuait : « ... Il n'y a pas à répondre à un rebelle par des arguments logiques, car il ne les accepte pas. La seule réponse à lui faire est un coup de poing qui lui fasse saigner le nez. Les paysans n'ont pas voulu écouter... il faut leur déboucher les oreilles avec des balles, jusqu'à ce que leurs têtes quittent leurs épaules. De tels élèves ne méritent que le bâton. Celui qui ne veut pas écouter la Parole de Dieu quand elle est dite avec bonté, doit écouter le bourreau quand il vient avec sa hache...

Je ne veux pas entendre parler de miséricorde, mais seulement de la volonté de Dieu par sa Parole...

Si il veut la colère et non la miséricorde, qu'avez-vous à faire de la miséricorde ? Saul¹⁷ n'a-t-il pas péché en ayant pitié d'Amalek¹⁸ lorsqu'il n'appliqua pas la colère de Dieu comme cela lui avait été ordonné...

Vous qui recommandez la pitié maintenant que les paysans sont battus, pourquoi ne le faisiez vous pas quand ils tuaient, volaient, brûlaient et pillaient, en terrorisant les yeux et les oreilles des hommes ? »

*
* *

Luther fait observer que la miséricorde est le devoir des chrétiens dans leur capacité privée, mais qu'en tant qu'officiers

de l'État ils doivent appliquer la justice plutôt que la miséricorde car, depuis le péché d'Adam et Ève, l'homme est devenu si méchant qu'il doit être contrôlé par des gouvernements, des lois et des peines. On doit avoir plus de considération pour une communauté mise en danger par le crime que pour les criminels qui mettent en danger la communauté.

Il poursuit : « Si les intentions des paysans avaient été réalisées, aucun honnête homme n'aurait été à l'abri d'eux, celui qui avait un sou [pfennig] de plus qu'un autre en aurait souffert... Il n'y aurait eu de paix pour personne, en aucun lieu.

Connaît-on quelque chose de moins contrôlable qu'une horde de paysans quand ils ont été bien nourris et ont pris le pouvoir ?... Il faut donner du bâton aux ânes, et diriger le peuple par la force »¹⁹.

*
* *

Quoi qu'en ait dit Luther, les paysans avaient raison de lui en vouloir. Il avait non seulement annoncé une révolution sociale mais avait renchéri en disant qu'il serait satisfait si des hommes trempaient leurs mains dans le sang d'évêques. Lui aussi avait fait une révolution, avait mis l'ordre social en danger, avait défié l'autorité de l'État. Il n'avait jamais protesté contre l'appropriation [le vol] des biens religieux par des laïcs. Comment les paysans auraient-ils pu améliorer leur sort sinon par la force, car le vote populaire leur était interdit, et la force armée était du côté de leurs oppresseurs ? Les paysans pensaient que la nouvelle religion avait sanctifié leur cause, les avait poussés, d'abord à espérer, puis à agir, et les avait abandonnés au moment de la décision. Certains d'entre eux, déçus, devinrent des athées cyniques²⁰, beaucoup retournèrent à la religion de leurs pères ; enfin un certain nombre embrassèrent des doctrines

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3. Luther (Von beider Gestalt des Sacraments, Witt. 1528).
4. Impôts.
5. En latin Arminius, il anéantit les légions romaines de Varus en 9 ap. J.C. dans le Teutoburgwald. Sa mémoire était célébrée en Allemagne par des chants populaires.
6. Dans ses Propos de Table. Cité par J. Marx, p. 175.
7. Martin Bucer (1491-1561). Dominicain, il embrassa la Réforme en 1521. Il fut pasteur et professeur de théologie à Strasbourg pendant vingt ans. Bossuet l'appelait *le grand architecte des subtilités*.
8. Henri Bullinger (1504-1575). Réformateur suisse, ami de Zwingli, il lui succéda comme président du consistoire de Zürich.
9. Propos terrifiant, qui justifie toutes les intolérances politiques et religieuses, passées et présentes...
10. *Abschied*, c'est-à-dire un accord qui dicte la conduite à suivre entre l'ajournement d'une conférence et la tenue d'une autre.
11. Le pape Clément VII venait de lui jouer un très mauvais tour en déliant le roi François I^{er} de son serment (la paix de Madrid), et en s'alliant à la France. Dans le même temps les armées turques envahissaient la Hongrie.
12. Composée de la Saxe du duc Jean, de la Hesse, du Brunswick – Lunebourg, du Palatinat et de l'état de Bade.
13. Hellmut Diwald.
14. Luther fait là un amalgame entre le gouvernement spirituel et le gouvernement temporel qui, pour lui, doit accompagner la mise en place du culte luthérien.
15. Le 27 juin 1527.
16. *Instruction aux inspecteurs ecclésiastiques*.
17. Janssen (IV, 62). *History of the German people...* (St Louis, Mo.).
18. D'autant plus que les chefs de la Réforme, Luther surtout, leur garantissaient que le protestantisme était un retour aux sources de la religion chrétienne, et que l'hérésie était du côté de l'Église catholique.
19. Ernest, du Lünebourg ; Otto et Francis, du Brunswick-Lünebourg ; Henri du Mecklenbourg ; Ulrich du Wurtemberg ; Albert de Prusse, le Grand Maître des chevaliers Teutoniques...
20. Janssen (VI, 534).
21. Le 31 janvier 1530.
22. En fait l'Allemagne du sud demeura catholique, ainsi d'ailleurs que la Saxe du duc Georges et le Brandebourg.
23. En particulier le mariage.

24. Hellmut Diwald.

25. Jules de Médicis, pape en 1523. En 1526 il créa la ligue de Cognac avec la France, l'Angleterre et les Vénitiens.

26. Le 6 mai 1527, par une armée impériale sous les ordres du duc de Bourbon, en rébellion contre François I^{er}. Plus de 4 000 Romains perdirent la vie dans les pillages qui suivirent la prise de la ville.

27. Paix de Cambrai, 1529.

28. Le terme de *protestants* fut appliqué par les catholiques aux signataires de ce texte et finit par désigner tous les luthériens.

29. Le 20 septembre 1529 l'armée turque commençait le siège de Vienne.

CHAPITRE 14

Mariage de Luther (1525). Katherine Bora. Luther dans son ménage

En 1522, Luther de retour à Wittenberg, avait publié son célèbre sermon sur le mariage dans lequel il insistait sur la nécessité de l'union des deux sexes pour opérer la multiplication des êtres ; il rappelait que Dieu avait dit, après avoir créé et béni l'homme et la femme : « Croissez et multipliez. »

Luther n'aurait pas été Luther s'il n'avait pas saisi cette occasion de s'attaquer à l'Église catholique en général, et aux moines en particulier. Écoutons-le :

« Outre ces catégories d'eunuques¹, Satan en trouve d'autres qu'il séduit et qui, à ses instigations, renoncent à créer et à multiplier, qui s'emprisonnent dans des toiles d'araignées, c'est-à-dire des vœux et des traditions humaines, qui s'enferment dans des chaînes pour forcer la nature, l'empêcher de porter semence et de multiplier au mépris de la parole de Dieu...

Moines et moniales² enchaînés dans la chasteté et l'obéissance, et qui font sonner bien haut leur dévouement, ne sont pas dignes de changer les langes d'un enfant... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

description impartiale ; nous lui empruntons les extraits suivants :

Æcolampade. Voici le passage de l'apôtre¹⁰ : *Ego sum panis vivus*, passage important qui de la manducation charnelle déduit la manducation spirituelle.

Luther. Il faut mettre de côté le chapitre de saint Jean dont nulle syllabe ne parle du sacrement ; non seulement parce que le sacrement n'était pas encore institué, mais encore parce que le sens de la phrase montre que l'apôtre parle de la foi en Jésus-Christ. Je reconnais du reste la métaphore, mais *Hoc est corpus meum* est une proposition démonstrative.

Æcolampade. Mais *panis vivus* est démonstrative aussi... du reste croire que le Christ est du pain, c'est une opinion et non un article de foi. Il y a péril pour l'âme à trop attribuer à l'élément, à l'apparence.

Luther. Quand Dieu parle, l'homme, ver de terre, doit écouter avec tremblement : quand il ordonne, le ver doit obéir. Embrassons et étreignons le mot, sans chercher ailleurs un sens trompeur.

Æcolampade. Mais, puisque nous avons la nourriture spirituelle, pourquoi la corporelle ?

Luther. Cela ne me regarde pas, c'est l'affaire de Dieu. Il y a *accipite*, j'obéis et je m'incline. Si Dieu me disait : prends ce fumier et mange, je prendrais et mangerais, certain que ce que je ferais serait en vue de mon salut.

*
* *

Zwingli prend alors la parole pour répondre à Luther.

Zwingli. Mais est-ce que dans l'Écriture le signifiant n'est pas souvent pris pour le signifié, le trope [métaphore] pour le

réalisme, l'image pour le corps ? Ex : la Pâque de l'Exode et le rouleau d'Ezéchiel ; vous voulez que Dieu propose à sa créature des choses incompréhensibles !

Luther. La Pâque et le rouleau sont allégoriques ; je ne veux pas discuter avec vous sur un mot : qu'est veuille dire *signifie*, je m'en rapporte au Christ qui a dit : *Hoc est enim corpus meum* ; le diable n'y peut rien. Douter, c'est tomber de la foi. Pourquoi ne voulez-vous pas un trope dans : *ascendit in coelum*. Dieu fait homme, le Verbe fait chair, Dieu souffrant la mort, voilà bien des choses incompréhensibles, que vous devez croire cependant sous peine de damnation éternelle !

Zwingli. Vous ne prouvez pas votre thèse... chantez-moi autre chose. Croyez-vous que le Christ (saint Jean, VI) ait voulu s'accommoder aux ignorants ?

Luther. Vous niez. Voilà une parole bien dure : *Durus est hic sermo*¹¹ murmuraient les Juifs... ce passage en question ne peut vous servir.

Zwingli. Bah ! il vous rompt le cou.

Luther. Tout doux ! ne faites pas tant le fier, vous n'êtes pas en Suisse mais dans la Hesse, où l'on ne rompt pas ainsi le cou de son adversaire.

Après un échange assez vif avec Zwingli, Luther reprend la parole :

« La parole de l'homme et la parole de Dieu ne se ressemblent pas. Si saint Pierre ressuscitait et qu'il vînt au milieu de nous, je ne lui demanderais pas ce qu'il croit. C'est la parole de Dieu qui sanctifie l'homme...

Oecolampade tente alors de ramener la discussion à son premier objet : « Vous faites grand bruit, dit-il à Luther, d'un trope que vous ne voulez pas nous passer et vous servez d'une synecdoque¹² contre le sens catholique [commun].

Luther. Il y a synecdoque aussi ; c'est le glaive dans le fourreau, le corps [du Christ] est dans le pain comme le glaive dans sa gaine ; c'est une figure qui requiert le texte, mais il n'y a pas de métaphore, le corps n'est pas pour la figure du corps.

Zwingli cite alors Augustin, Fulgence et de nombreuses autorités de l'Église catholique qui soutiennent que le corps doit être dans un lieu, et ne peut être dans plusieurs. *Ergo* le Christ qui est assis à la droite du Père ne peut être dans le sacrement de l'autel.

Luther. Bel argument de mathématiques, divisibilité, étendue ! Il ne s'agit pas ici de ce qui tombe sous le sens...

Zwingli. Mais si vous accordez que le corps de Jésus-Christ est fini, *ergo*, il est local, *ergo* il est dans le ciel et non dans le pain. Je reprends : le corps de Jésus-Christ est fini, *ergo in loco*.

Luther. *Non est in loco*. Quand il est dans le sacrement, il peut être dans le lieu et hors du lieu... du reste, que Dieu explique ce mystère, cela ne me regarde pas.

Zwingli... c'est comme si vous souteniez que Jean est le fils de Marie, parce que Jésus sur la croix lui a dit : Femme, voilà votre fils...

Puis Zwingli et Oecolampade demandent à Luther une réponse précise à leur question : Le corps [du Christ] est-il ou non *in loco* ? L'un des théologiens de Luther répond : le corps est *sine loco*¹³. Zwingli rétorque : Saint Augustin a écrit : *In uno loco esse oportet*¹⁴.

Luther rétorque que Saint Augustin ne parlait pas de la cène. Les théologiens des deux camps « récitèrent alors une foule de textes des Pères de l'Église » qui confirmaient, disaient-ils, leur doctrine. Le landgrave Philippe intervint alors, et demanda une conclusion.

« En présence de Dieu, dirent Zwingli et Oecolampade, le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De retour à Wittenberg, Luther tira la leçon de l'échec de la tentative de conciliation de la diète d'Augsbourg : « Nos adversaires ne peuvent rien contre sa volonté [de Dieu]. Ils ne feront pas tomber un seul de nos cheveux, ni un cheveu de personne, sans Sa permission. Je lui ai recommandé votre cause, c'est lui qui l'a entreprise, je le sais, c'est lui qui l'achèvera »¹⁶.

1. Le 5 août 1529 le traité fut signé par Louise de Savoie, mère de François I^{er} et Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint. On l'appelle aussi la Paix des dames.

2. Il y arriva le 23 avril 1530.

3. Osée : le premier des douze petits prophètes. Il prédit le commencement et la fin de la captivité du peuple juif à Babylone. Osée faisait dire à Yahvé « je les attaque comme une ourse à qui l'on a ravi ses petits... ».

4. Cité par Hellmut Diwald.

5. Luther comparait, devant ses amis, l'assemblée d'Augsbourg à une « congrégation de corbeaux pailleurs » et il se plaignait que « chaque évêque ait amené avec lui autant de diables [leurs suites], qu'il y avait de puces sur un chien le jour de la Saint-Jean. » (Ranke, 614).

6. Georg. Sabin, *Carmen de ingresso Caesaris*.

7. Campeggio (ou Campeggi) (Laurent, 1474-1539), cardinal, nonce en Allemagne.

8. L'Électeur de Saxe, le margrave de Brandebourg, les ducs du Lünebourg et de Brunswick, le landgrave de Hesse et le prince d'Anhalt.

9. Sur les 28 articles de la *Confession*, 21 traitaient des articles de foi acceptés et par les Catholiques et par les Protestants. Malgré des divergences d'interprétation, 7 seulement étaient consacrés aux « abus et lois humaines » reprochés à la Papauté (Jean Delumeau).

10. Christian Beyer.

11. Coelest. Hist. August. Confessionis, t. III, p. 18.

12. Lettre du 30 juin 1530.

13. Tant luthérien que suisse.

14. *Reichskammergericht*.

15. Dès le 31 décembre 1530, entre 9 princes protestants et 11 villes impériales.

16. Cité par Michel Leplay (Martin Luther, Paris, 1998).

CHAPITRE 17

La politique de Luther (1531). Le débat sur le baptême des enfants. Les anabaptistes (1524-1536). La réforme en Suisse ; Zwingli (1484-1531). La traduction de la Bible (1534)

La politique de Luther

Luther salua l'échec de la diète d'Augsbourg en publiant un pamphlet de combat intitulé : *Avertissement à mes chers Allemands*¹ : « Malheur à vous tous, qui avez soutenu le papisme à Augsbourg ; honte sur vos têtes ! La postérité rougira de vous, elle ne pourra croire qu'elle ait eu de semblables ancêtres. Oh ! diète infâme qui n'as jamais eu, qui n'auras jamais ta pareille : tu as couvert d'opprobre nos princes et le pays... Qui désormais, sous le ciel, aura quelque crainte ou quelque respect de nous autres Teutons, quand on saura que nous nous sommes laissés ainsi honnir, braver, traiter en enfants, en pierres, par le pape et sa séquelle, et que nous avons souffert, pour l'amusement de cette canaille de sodomites, qu'on étouffât la vérité et le droit sous le poids de ce scandale des scandales ? »²

Luther continue avec un appel à la guerre contre les princes catholiques : « Quand des égorgeurs, des chiens de sang, n'ont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Zwingli à propos du Sacrement serait parvenu jusqu'à vous, sois vigilant. »

*
* *

L'influence de Zwingli, et de Zürich, s'étendit rapidement en Suisse et entraîna une fracture de la Confédération entre cantons catholiques³³ et cantons et villes réformés³⁴. Peu à peu, Zwingli devint le chef de la coalition des réformés dont Zürich prit la tête. En février 1529 la tension entre les deux camps s'accrut brusquement à la suite de graves événements qui venaient de se produire à Bâle : là, Œcolampade, qui avait adopté le programme de Zwingli (en grande partie), agitait les esprits en prêchant la suppression de la Messe ; une foule de ses partisans exigea alors du Conseil de la ville l'interdiction de la Messe, la mise en place d'une constitution plus démocratique, et le renvoi de tous les catholiques qui occupaient des emplois publics. Trouvant que la délibération du Conseil prenait trop de temps, ils se ruèrent dans les églises et entreprirent la destruction de toutes les statues et représentations religieuses.

Érasme écrivit : « Aucune statue ne demeura intacte, ni dans les églises, ou les vestibules, ou les porches, ou les monastères. Les fresques furent recouvertes par des couches de chaux. Tout ce qui pouvait brûler fut jeté au feu et le reste brisé en menus morceaux. Rien ne fut épargné. »

Le Conseil approuva les propositions des insurgés, ce qui répandit la crainte dans les cantons catholiques. En mai 1529 un missionnaire protestant de Zürich qui essayait de prêcher à Schwyz fut brûlé vif. Zwingli exigea que Zürich déclare la guerre aux cantons catholiques, et prit la tête des troupes protestantes. Le bon sens l'emporta toutefois et, le 24 juin 1529, la Première paix de Kappel fut signée entre les adversaires.

On se souvient³⁵ qu'en 1529, au colloque de Marbourg Luther et Zwingli s'étaient violemment opposés et que, en dépit des concessions consenties par le suisse, Luther avait refusé de lui serrer la main à la fin de la conférence, Melanchthon allant jusqu'à apostropher les Zwingliens en leur reprochant leur doctrine erronée. En 1532 Luther écrivit au duc Albrecht de Prusse, lui demandant de n'admettre aucun Zwinglien dans son état « sous peine de damnation éternelle [!] »

En 1531 Zürich et ses alliés demandèrent aux cantons catholiques de permettre la liberté de prêcher sur leur territoire, ce qu'ils refusèrent. La guerre devint inévitable, les troupes catholiques écrasèrent les protestants à la bataille de Kappel³⁶, où Zwingli fut tué.

Luther eut ce jugement : « Zwingli a eu la mort d'un assassin... Il a menacé de l'épée ; il a eu le salaire qu'il mérite »³⁷.

La traduction de la Bible (1534)

On se souvient que Luther avait traduit en allemand les Évangiles au cours de son séjour forcé à la Wartburg, entre avril 1521 et mars 1522. Dès son retour à Wittenberg, il entreprit de traduire l'Ancien Testament de l'hébreu³⁸, en allemand, ce qui était une rude tâche. Il écrivait à un ami³⁹ : « Quel grand travail, mon Dieu ! Je sue sang et eau pour amener les écrivains hébraïques à parler allemand ; ils se rebiffent ; il semblerait que l'on veuille contraindre un rossignol à laisser ses fines mélodies pour le cri monotone du coucou. »

Luther était rempli d'admiration pour la langue de l'Ancien Testament, disant : « Quant à la langue hébraïque, elle coule avec une telle simplicité, une telle majesté qu'elle en est

inimitable. Jean l'Évangéliste s'en est rap proché. Que penser de ces mots : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu ? » Jean dit la plus haute majesté avec les mots les plus simples. Avec quelle simplicité il peint Dieu le créateur et les créatures... »

La tâche était lourde ! Il écrira plus tard qu'il lui arriva de passer des semaines « à chercher la traduction d'un seul mot. » Dans sa préface au livre de Job il revient sur les difficultés rencontrées par les traducteurs : « Melanchthon, Aurogallus et moi avons plus d'une fois peiné quatre jours à traduire trois lignes. » Il faut toutefois noter que le livre de Job leur donna une peine particulière, car Luther écrivait à Spalatin : « Job paraît vouloir aussi peu supporter notre traduction que, jadis, les consolations de ses amis. »



La traduction de l'Ancien Testament parut en 1534, le succès fut immédiat et continu ; entre la première édition et 1584, les seules presses de Wittenberg en imprimèrent plus de 100 000 exemplaires.

Les critiques furent nombreuses ; on reprochait surtout à Luther d'avoir ajouté ou supprimé un ou plusieurs mots en des passages importants de manière « à faire du texte un appui aux doctrines du traducteur sur la grâce, le libre arbitre et autres qui lui tenaient à cœur. » Comme Luther affirmait que ces suppressions ou ces ajouts ne faisaient que rendre plus claire la pensée de l'apôtre⁴⁰, ses adversaires lui répondirent que « les altérations dont il s'agissait rendaient pour Luther plus claire la pensée de Saint Paul, parce que lui-même lui attribuait ses propres pensées. »

Exaspéré, Luther fulminera en réponse : « Par la grâce de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Votre Altesse a donc dans cet écrit non seulement notre approbation, dans tous les cas de nécessité, sur ce qu'elle désire, mais encore les réflexions que nous y avons faites. »

*
* *

Le 4 mars 1540, en présence de Melanchthon et de Bucer³⁰, eut lieu le mariage du landgrave. Il est à noter que Philippe se montra reconnaissant envers Luther en lui envoyant un tonneau de vin du Rhin. Hélas, au bout de quelques semaines l'affaire s'ébruita³¹ car ni la nouvelle épouse, ni sa mère, n'avaient pu garder le secret, « tentées par le démon de la vanité. »

J. M. Audin a écrit, avec ironie : « Le landgrave avait fermé sa Bible et, en paix avec Dieu, sa conscience et son Église, il marchait le front haut, donnant le bras à ses deux femmes pour aller au prêche, s'asseyant à table au milieu d'elles... la nuit il passait souvent du lit de l'une au lit de l'autre, heureux de la fécondité de ses deux compagnes qui le rendirent père : Christine, de deux garçons et d'une fille, Marguerite de trois fils supplémentaires. »

Fort gêné, les signataires du *Conseil de conscience* se tournèrent vers le landgrave et lui conseillèrent de nier en public son double mariage, Bucer n'hésitant pas à lui donner cet exemple : « Le Christ et les apôtres, eux aussi, avaient eu recours aux mensonges nécessaires »³², et plus tard : « Si Votre Grâce n'usait chaque jour de mensonges, du genre de celui que j'ai conseillé, il en serait résulté depuis longtemps beaucoup de confusion. Le monde doit souvent être tenu éloigné de la connaissance de la vérité par le moyen des anges et des saints ; la Bible est pleine de faits de ce genre »³³.

Henri Denifle³⁴ note avec ironie : « Quels principes ! Dieu

permet la concubine, dit Bucer, ce Bucer qui fulminait si violemment contre le concubinage dans l'Église à son époque ; et l'on *doit* se servir du mensonge pour arriver à ses fins ! »

*
* *

Le 15 juillet 1540 les conseillers de la Cour de Hesse et ceux de l'Électeur de Saxe se réunirent à Eisenach, pour parler de *l'affaire* ; Luther se joignit à eux et s'opposa, avec vivacité, à la publication de la consultation. C'était, disait-il, un *conseil de confession* (Beichtrat) qui devait donc, par sa nature même, demeurer secret. « Quel tort ! s'écrie-il, quel tort la divulgation cause-rait à l'Église chrétienne [réformée], à l'Évangile, à Dieu même ! »

Le 17 juillet Luther allait plus loin, écrivant qu'il y avait « beaucoup de choses convenables devant Dieu qu'il fallait pourtant supprimer aux yeux du monde... C'était une plaisanterie de prétendre que le landgrave ne pouvait dire quelques gros mensonges !... Un mensonge nécessaire, un mensonge utile, un mensonge secourable, aucun de ces mensonges n'allait contre Dieu et il le prenait sur lui [Luther]. » Revenant sur la dispense que lui et les autres théologiens protestants avaient donnée à Philippe de Hesse, il répétait qu'ils avaient émis cet « avis de tolérer que le landgrave gardât sa maîtresse, mais qu'il le fît secrètement et en niant cette autorisation »³⁵.

*
* *

Se retranchant derrière un sophisme, Luther écrivit au chancelier du land-grave : « Ce qui est un *oui* secret ne peut se muer en un *oui* public, autrement *secret* et *public* se

confondraient en une même chose. Le *oui* secret doit demeurer un *non* public... »³⁶



Mis en garde par sa chancellerie qui lui rappela qu'un récent décret impérial (1532) punissait de la peine de mort la polygamie, Philippe de Hesse garda le silence. « Une tranquillité amoureuse s'installa dans son cœur ; quant au réformateur [Luther] après quelque remue-ménage au fond de sa conscience, une tranquillité pareille finit par s'y installer également. »³⁷

Toutefois l'affaire laissa des traces. Pour Julius Köstler, un écrivain protestant : « Le double mariage de Philippe de Hesse est la plus grande tache sur l'histoire de la Réforme » ; Marc Liehard³⁸ écrit : « L'affaire causa un grand tort aux protestants, sous l'angle moral tout d'abord, malgré des circonstances atténuantes qu'on peut faire valoir... »

L'écrivain catholique J. M. Audin a été plus sévère ; pour lui « la Réforme a pris son parti ; elle s'est unie au catholicisme pour flétrir la lâcheté de Luther et de Melanchthon, dont la main eût dû se dessécher³⁹ plutôt que de signer cet acte scandaleux. »

-
1. Alexandre Farnèse (né en 1466, pape de 1534 à 1549).
 2. Ville de la Prusse (Hesse).
 3. Ville de Bavière (en allemand Regensburg).
 4. Henri VIII avait déclaré l'Angleterre séparée du Saint-Siège en 1534 et avait fait exécuter Jean Fischer, l'évêque de Rochester et le chancelier Thomas More (en 1535).
 5. *Martin Luther's Leben*, von Gustav Pfizer (p. 703).
 6. Cité par J.M. Audin.
 7. Luther, Juste Jonas, Gaspard Creuziger, Jean Bugenhagen (Pomeranus), Nicolas Armsdorf, Melanchthon...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 20

Luther et la papauté. Son pamphlet *contre la papauté romaine fondée par le diable*. La liberté de croyance vue par Luther

En 1969, P. Kawerau écrivait : « Ce qui a fait de Luther un Réformateur, ce ne sont pas les tentations qui l'accompagnèrent toute sa vie, ni les problèmes théologiques tournant autour de la justification par la foi et la justice passive de Dieu, mais l'attaque que la papauté a entreprise contre Luther à cause des 95 thèses et qui a obligé Luther à se lancer à son tour dans un combat de plus en plus dur contre le pape. »¹

Quelles ont été les étapes de la lutte du Réformateur contre cette papauté dont il dira à la fin de sa vie (en 1545) qu'elle a été « instituée par le diable », tout en reconnaissant (toujours en 1545) qu'il avait été, au début de sa vie de moine, « un papiste fanatique » ?

*
* *

Avant 1517 Luther ne s'intéresse guère à la papauté, mais un changement survient à partir de cette date. Il écrit que « la papauté s'oppose à l'Évangile » et qu'elle n'est pas prête à se soumettre à la parole de Dieu. Dès 1518, lors de son entrevue avec Cajetan², il affirme qu'il n'est prêt à se soumettre au pape à

propos des questions litigieuses que s'il est convaincu par des arguments tirés de l'Écriture. « Ce que le Saint Père établit par l'Écriture ou par la raison, je l'accepte. »

Le 28 novembre 1518, Luther écrit, dans son appel au concile « que le pape peut se tromper » puis, en 1519, il met en cause les arguments qu'emploient les théologiens catholiques pour établir la primauté de Rome. Pour lui, il ne s'agit que d'une primauté de « droit humain » qui ne fait pas partie de l'essence même de l'Église.

A partir de 1520 Luther durcit le ton et rejette radicalement toute suprématie du pape qu'il n'hésite pas à qualifier d'Antéchrist, écrivant : « Si le pape établit de nouveaux articles de foi et s'il ne veut pas se conformer à l'Écriture, s'il se tient pour infaillible, il est l'Antéchrist. » Il appellera ensuite à « lutter contre le pape ennemi de Dieu, persécuteur du Christ, destructeur de la chrétienté et véritable Antéchrist. »

*
* *

En 1531, dans son commentaire de l'Épître aux Galates³, Luther s'enflamme :

« ... Pape, je veux bien [c'est Luther qui parle] baiser tes pieds et te reconnaître comme le souverain pontife si tu adores mon Christ et si tu accordes que nous ayons le pardon des péchés et la vie éternelle par sa mort et sa résurrection, et non par l'observation de tes traditions. Si tu cèdes sur ce point, je ne te contesterai ni ta couronne, ni ton pouvoir ; mais dans le cas contraire, je proclame sans me lasser que tu es l'Antéchrist et j'affirme qu'avec toutes tes cérémonies et [tes ordres religieux] tu ne te bornes pas à renier Dieu mais tu le blasphèmes au plus haut point et tu verses dans l'idolâtrie... »⁴

En 1537 Luther s'exprime à nouveau au sujet du pape⁵. Il énumère ses arguments :

- La papauté n'est pas d'institution divine.
- Le pape n'est pas le chef de la chrétienté, mais seulement l'évêque de Rome.
- L'Église a vécu cinq siècles sans pape, donc la papauté est inutile.

*
* *

Enfin, en 1545, Luther publie un pamphlet d'une violence inouïe : *Contre la papauté romaine fondée par le diable*. S'adressant au pape Paul III, il commence par lui reprocher d'avoir convoqué un concile à Trente⁶, puis ajoute : « ... du reste il n'a pas réellement l'intention de le faire ; pour lui les trois mots *libre, chrétien, allemand* veulent dire *poison, mal, diable* et *enfer*... »

Il poursuit : « ... Rome est la puissance maudite qui perd les âmes et ruine les peuples, le pape est l'ennemi du genre humain, l'Antéchrist assis au saint lieu, l'homme du péché qui a rempli le monde de ses scélératesses. La papauté, en un mot, est la grande calamité de la terre, le plus effroyable malheur qu'ait jamais suscité la puissance de Satan... »

*
* *

Puis Luther se déchaîne. Voici quelques-uns de ses propos⁷ :

- « Les papistes sont pleins des pires diables de l'enfer ; pleins, pleins, et si pleins que ce qu'ils crachent, ce qu'ils chient et ce qu'ils mouchent ne peut jamais être que des diables... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

accourt en prendre possession ; on lui fait jurer hommage et obéissance au pape, lutte et combat contre la parole luthérienne. Il promet de servir le démon, et le diable aussitôt vient s'en emparer »⁹.

Du pape

C'est un sujet sur lequel Luther était intarissable, il y revenait fréquemment :

« Tout animal est composé d'un corps et d'une âme ; l'âme ou l'esprit de l'Antéchrist, c'est le pape ; sa chair ou son corps, c'est le Turc... »

« Malédiction sur le pape, qui a fait plus de mal au règne du Christ et de l'Église que Mahomet ! Le Turc tue le corps, dévaste et pille les biens des chrétiens, mais le pape, plus cruel... force à nier le Christ. Tous deux sont ennemis de l'Église et valets de Satan ; mais le pape veut nous contraindre à adorer ses canons et ses décrétales, afin d'opprimer et d'éteindre la lumière évangélique. Qu'il meure donc dans l'éternité, ce monstre-là ! Qu'il soit dans l'éternité maudit des anges et des saints, lui et ses décrétales !... »

« Que le nom du pape soit damné, que son règne soit aboli, que sa volonté soit enchaînée... »¹⁰

Puis Luther se tourne vers son auditoire et lui demande : « [Vous voulez] savoir ce qu'est une décrétale¹¹ ? C'est tout ce qui s'échappe du derrière du saint homme [le pape]. Au cabinet les décrétales, c'est là leur place. Merde pour les décrétales ! Décrétale, ce qui sort du cul d'un âne. »

Des papistes¹²

« Voulez-vous que je vous définisse le royaume papiste ? Le pape et sa cour : idolâtres et valets du diable ; ses enseignements : doctrine satanique ; l'Église catholique : Église de Satan...

Celui qui ne hait pas le pape du fond de l'âme ne gagnera pas le royaume du ciel ; c'est un péché que de ne pas haïr ce fripon de pape...

Le pape Paul III¹³ avait une sœur qu'il procura comme maîtresse à son prédécesseur, ce qui lui valut la pourpre romaine. Un prêtre qui a un enfant de sa cuisinière doit payer au pape un florin d'or qu'on nomme *Milchpfennig* [le sou du lait]. La mère en doit autant... »¹⁴

Du diable

« Le diable connaît les pensées des méchants, car c'est lui qui les leur inspire, qui tient et gouverne leurs cœurs, qui les enveloppe et les prend dans ses filets afin qu'ils ne puissent penser ou agir que suivant son bon plaisir. Mais il ignore ce qui se passe dans la pensée des justes...

Je crois que Satan est l'auteur de toutes les maladies qui affligent l'homme, car Satan est le prince de la mort. Les pestes, les maladies, les guerres, sont l'œuvre du démon et non de Dieu...

... l'esprit des ténèbres [le diable] n'est pas toujours exorcisé par des textes de l'Écriture ; j'ai la preuve que les plaisanteries et les joyeuses railleries le chassent infailliblement¹⁵. Je sais une dame de Magdebourg qui mit en fuite le diable en pétant...

Le diable est semblable à la mouche : paraît-il un beau livre, la mouche vole, voyage sur les blanches feuilles qu'elle souille de son passage, comme si elle voulait nous dire : mes pattes ont passé par là... Ainsi du diable, quand il a trouvé un cœur bien net et bien blanc, alors il s'abat, le souille et le corrompt¹⁶...

Le diable couche beaucoup plus souvent avec moi que Ketha [sa femme], il m'a donné plus de tourments qu'elle de plaisirs... C'est un esprit chagrin qui ne songe qu'à tourmenter et à qui la joie est importune. La musique le chasse ; dès qu'il entend chanter, surtout des cantiques spirituels, il fuit aussitôt...

Fous, boiteux, aveugles et muets sont des hôtelleries de Satan. Les médecins qui les traitent d'après les règles de l'art ne comprennent pas les démons »¹⁷.

Le tentateur

La vie de Luther semble n'avoir été qu'une suite de combats avec le diable, dont il sortit toujours vainqueur. Le diable, toutefois, ne se lassa jamais et revint sans cesse à la charge, venant le tourmenter tant le jour que la nuit, à la table, à l'église, dans son ménage et jusque dans sa cave.

Luther raconte ainsi qu'étant moine à Wittenberg et traduisant les psaumes, le diable venait derrière lui et lui soufflait de mauvaises pensées. S'il avait l'air de ne pas comprendre « alors Satan entra en fureur, fermait et déchirait les livres, puis éteignait la chandelle... »

Luther chassait Satan tantôt par un mutisme complet, tantôt par un signe de croix ou le nom de Jésus prononcé avec ferveur, ou par une courte prière.

Si on en croit le Réformateur, le diable ne lui laissait de repos ni le jour, ni la nuit. La nuit, il lui envoyait des songes où

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quatrième pape que j'en-terre, dit-il gaiement, j'en enterrerai bien d'autres... »

* * *

Le 16 février, Aurifaber note le dernier des propos de table de Luther : « Quand je serai de retour à Wittenberg, je me coucherai dans un cercueil pour y donner à boulotter aux vers un gros docteur bien gras. » Le 17 février il eut un malaise, puis de vives douleurs à la poitrine. On lui fit à nouveau des frictions avec des linges chauds et on le recoucha. Il s'endormit, puis se réveilla vers minuit, il suffoquait et une sueur froide perlait sur son front et son visage. Voyant qu'il touchait à sa fin, Jonas s'approcha de lui et lui demanda : « Mon père, mourez-vous dans la foi et la doctrine que vous avez prêchées ? » Oui, répondit Luther, et il rendit l'âme²¹.

* * *

Le 20 février, le corps du Réformateur partit pour Wittenberg. Là, il fut accueilli par le clergé, les professeurs et les étudiants de l'université, la bourgeoisie, le peuple. Puis, placé dans un cercueil de plomb, il fut emmené à l'église du château où se tint un service ; Pomeranus prononça un sermon dans lequel il compara Luther à « l'ange de l'Apocalypse », Melanchthon lui succéda et retraça dans un long discours « les travaux de l'apôtre de l'Allemagne. ». Le cercueil fut ensuite descendu dans un caveau, en face de la chaire, d'où il avait prononcé tant de sermons enflammés.

* * *

Katherine Bora, sa femme, lui survécut quelques années, vivant assez chichement car les princes protestants l'avaient oubliée. Elle mourut le 20 décembre 1552, à Torgau.

Le triomphe du protestantisme (1546-1555)

A la mort de Luther, plus des trois quarts des Allemands s'étaient déjà convertis au protestantisme. Si, dans les dix années qui suivirent sa disparition, les protestants commencèrent par perdre la guerre de Smalkalde, ils bénéficièrent ensuite de l'édit de paix religieuse (l'Interim d'Augsbourg) signé par Charles Quint en 1547, puis des victoires sur ce même empereur (en 1552). La paix d'Augsbourg garantira alors aux protestants la liberté de conscience et d'exercice de leur culte dans les villes et les États luthériens. En 1555, année de cette paix, l'Allemagne comptait quatre-vingt-dix pour cent de protestants.

Il faut toutefois remarquer qu'après la mort de Luther, les dissensions s'aggravèrent entre les différents courants protestants, « opposant principalement les *Gnesiolutheraner*, ou vrais Luthériens, aux *Philippistes*, partisans de Melanchthon »²². Toutefois, le luthéranisme survécut à cette crise et, après avoir conquis une grande majorité de l'Allemagne, il gagna d'autres pays du nord de l'Europe²³.

1. Luther avait des calculs dans la vessie et les reins qui le faisaient beaucoup souffrir.

2. Le 20 septembre 1542, elle avait quatorze ans.

3. Cité par Funck-Brentano.

4. Cité par Funck-Brentano.

5. Réformés qui ne voyaient dans le sacrement de l'eucharistie qu'un

symbole.

6. Kurzes Bekenntniss vom heiligen Sacrament.
7. J.M. Audin.
8. *Contre le pontificat romain fondé par le diable.*
9. La Romagne, province des États de l'Église.
10. Il s'agit de la Mer Tyrrhénienne, entre l'Italie, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, etc.
11. Effner, cité par J.M Audin.
12. Lucas Cranach, dit Cranach l'Ancien (1472-1553) peintre et graveur allemand.
13. Voir l'annexe III pour les reproductions de ces gravures.
14. Il s'agissait du partage des revenus provenant de mines dont la propriété était contestée.
15. Seckendorf, Comm. hist. de Luther, lib III, p. 634 et suivantes.
16. Le 28 janvier 1546.
17. *Tisch-Reden*, p. 67.
18. « Vivant, j'étais pour toi la peste, pape ! Mort, je serai ta mort. »
19. Cité par J.M. Audin.
20. Fausse nouvelle évidemment, car Paul III ne mourra qu'en 1549.
21. Le 18 février 1546, vers les trois heures du matin.
22. Jean Delumeau.
23. Danemark, Suède, Finlande...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à l'ordre naturel que l'on savait établi par Dieu le Créateur. Régnait alors le respect de la nature dans ses fonctions essentielles, l'adhésion aux pratiques coutumières au sein des communautés naturelles, familles, paroisses, corporations, provinces, royaumes. Tout était hiérarchisé et concourait à empêcher l'individu de se prendre pour le centre du monde ; le naturel reflétait le surnaturel, le particulier se soumettait au général, l'initiative à la vérification de l'expérience séculaire, le commerce aux valeurs spirituelles, le cœur à la raison, l'affirmation personnelle à la notion de bien commun. Des failles apparaissaient bien sûr dans ce bel ordre et, en dépit du langage commun que sauvegardait l'Église au niveau des communications supérieures entre les hommes, des volontés de puissance féodales ou royales s'entredéchiraient trop souvent, mais le principe chrétien incarné par l'Église s'imposait à tous et les couronnes chrétiennes étaient comme fédérées sous la tiare.

Dès le XIV^e siècle, sous l'influence de Guillaume d'Ockham, des théologiens se mirent à penser que l'homme était trop à l'étroit dans cet ordre de choses et tentèrent de fonder le droit sur la libre volonté des individus, chacun étant directement relié à Dieu. Le nominalisme (les choses ne sont que par le fait que je les nomme) se posa en opposition au réalisme traditionnel. Des grands désordres religieux, intellectuels, économiques et politiques s'ensuivirent dans le déchaînement d'hégémonismes provoqué par la guerre de Cent ans. Sainte Jeanne d'Arc vint montrer la route du retour au bon sens dans le respect des finalités surnaturelles des hommes et des sociétés.

L'impatience à se dégager de l'autorité, de la hiérarchie, de la tradition se trouva de nouveau excitée au temps de la Renaissance, l'âge d'or de l'individualisme. Dès lors la liberté

tendit à cesser d'être la capacité d'adhérer à la vérité objective, pour devenir la capacité de vivre et de penser de façon autonome. C'est dans ce contexte qu'apparut Luther, dont Aimé Richardt rappelle qu'il avait lu Ockham.

Certes, le moine augustin de Wittenberg, persuadé que la nature est irrémédiablement déchue et que la concupiscence est invincible, est *a priori* fort loin du naturalisme optimiste de la Renaissance exaltant le corps et la bonté de la nature ; il n'en est pas moins de son temps en ce sens, qu'à force de déprécier la nature et de ne laisser subsister que la foi seule au détriment de la grâce qui restaure la nature, l'homme selon lui se trouve éloigné du Dieu transcendant, donc livré à la force de ses virtualités naturelles nécessairement séparées de l'ordre divin. Le protestantisme n'en vient-il pas parfois à rechercher dans la réussite économique le critère pour chacun de sa justification aux yeux de Dieu ? Cette manière de séparer la vie publique de la religion reléguée dans le for intérieur marque évidemment une profonde coupure avec la chrétienté. C'est un premier pas vers le moderne libéralisme.

La séparation de l'homme et de Dieu jusque dans le sein de la religion est assurément le grand « exploit » de Luther. Nul encore n'avait osé émanciper à ce point la raison humaine. Les grandes questions soulevées par lui (la grâce, les œuvres, la liturgie, la traduction de la Bible, la confession...) ne se comprennent que reliées à cette volonté de changer l'Église dans son essence. Mettre le sens de la Bible à la portée de la conscience de chaque individu, récuser la médiation du Magistère, tout ramener à la lumière privée, à l'impression subjective, c'était assurément s'en prendre à la notion même de la foi.

Jacques Maritain, qui n'était pas tendre pour Luther, a parlé à son sujet dans *Trois réformateurs d'« avènement du moi »*,

expliquant que « *Luther est à la source du volontarisme moderne* » et que le sentiment hypertrophié du moi débouche chez lui sur « *une prétention de la volonté individuelle, scindée du corps universel de l'Église, à se poser toute seule et toute nue en face de Dieu et du Christ pour assurer par sa confiance sa justification et son salut* ».

Il était inévitable que cette proclamation de la souveraineté de la raison individuelle eût des répercussions politiques. Luther fut le premier à s'en apercevoir et, dans les pages que nous venons de lire, nous l'avons vu faire appel au bras séculier pour retenir les disciples qui le dépassaient. Il lui fallait, a expliqué Louis Veillot « *appuyer sa doctrine et la protéger contre l'esprit d'innovation dont elle est en même temps le résultat et la cause : de chaque village sort un théologien prêt à réformer le réformateur* ».

Car, a expliqué le même Louis Veillot, à partir de Luther, « *la raison émancipée, c'est-à-dire incrédule, n'a fait autre chose que travailler à détruire ce que la raison soumise, c'est-à-dire croyante, avait édifié après de longs siècles et de puissants travaux* ».

Allait ainsi apparaître, dit encore Jacques Maritain, « *le conflit essentiel de l'esprit et de l'autorité, de l'Évangile et de la Loi, du sujet et de l'objet, de l'intime et du transcendant [conflit qui] n'a pas de sens dans un ordre de choses respectueux des réalités spirituelles* ».

Ayant rompu avec la traditionnelle chrétienté, Luther allait changer pour longtemps les données de la vie publique.

Charles Maurras, quant à lui, a insisté sur l'atteinte portée par le moine réformateur au dogme de la communion des saints, donc à l'idée d'échange entre les consciences et entre les générations, le 31 octobre 1517, jour où Luther publia ses propositions : « *Le ciel fut ce jour-là séparé de la terre et les*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Abbildung
des
Papsttum
durch
Mart. Luth. D.
Wittenberg.

1545.

Portrait de la papauté



Gravure I
Naissance et origine du pape

II.
MÖNSTRVM ROMAE INVENTVM MORTVVM
IN TIBERI. ANNO 1496.



Was Gott selbs von dem Papstum helt
Zeigt die schrecklich bild hie gestellt :
Dafür jederman graben solt
Wenn ers zu herzen nemen wolt.
Mart. Luth. D 1545.

Gravure II
Monstre trouvé mort à Rome dans le Tibre en 1496

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Augustin, progressent heureusement et règnent en notre Université par la volonté de Dieu. Aristote dégringole... »

Septembre 1517. Il commence à s'élever avec une grande violence, dans ses sermons, contre la distribution et la vente des indulgences en Allemagne.

31 octobre 1517. Luther envoie à l'archevêque Albert, et publie, 95 propositions concernant le trafic des indulgences, l'autorité pontificale, ainsi que les articles qu'il considère comme le fondement de la foi chrétienne, tels que :

« Un chrétien vraiment contrit obtient par là-même, et par là seulement, la rémission de ses péchés... Les indulgences sont donc inutiles. »

« La volonté de l'homme n'est pas libre, mais captive... »

« On n'est sauvé que par la grâce et celle-ci a été fixée de toute éternité par la prédestination. »

3 février 1518. Le pape Léon X demande au général de l'ordre des augustins « de calmer son provincial » [Luther].

1518. Luther publie ses fameuses *Résolutions* (*Resolutiones disputationum de indulgentiarum virtute*), dans lesquelles il affirme que le pape ne peut absoudre d'une faute que dans la mesure où elle l'a été par Dieu. Le livre est dédié au pape. Le dominicain Tetzl le traite « d'hérétique opiniâtre ».

7 août 1518. Luther reçoit une citation pontificale le mandant à Rome pour s'y justifier du grief d'hérésie. Il demande à l'Électeur de Saxe de le lui interdire.

12-14 octobre 1518. Il se rend à Augsbourg, à l'occasion de la Diète, pour y rencontrer le légat pontifical Cajetan. Il paraît devant le légat le 12 octobre, celui-ci lui demande de se rétracter, ce que refuse Luther.

18 octobre 1518. Craignant d'être arrêté, Luther quitte

Augsbourg de nuit, il revient à Wittenberg le 1^{er} novembre. Pendant ce temps le légat demande à l'Électeur de Saxe de le livrer à la Cour romaine. L'Électeur répond que l'affaire doit trouver une solution en Allemagne.

11 décembre 1518. Luther écrit à son ami Link : « Je crois pouvoir démontrer que le pape est de nos jours pire que le Turc. »

Début de 1519. Luther raconte que lui « tombe dans l'esprit la parole d'Habacuc »² : *le juste vit de la foi ; la justification par Dieu se manifeste sans action de la loi*. Il écrit : « Je compris que la justification devant Dieu est celle qui justifie (rend juste) ceux qui croient. »

1519. L'empereur Maximilien I^{er} meurt le 12 janvier. Son petit-fils, Charles Quint est élu empereur le 28 juin.

Juin 1519. Luther se rend à Leipzig, accompagné de son ami Karlstadt pour une *disputation* avec un célèbre professeur de théologie de l'Université d'Ingolstadt, Jean Eck, qui est un défenseur convaincu de la doctrine catholique. Le 4 juillet Luther monte en chaire pour réfuter son adversaire sur les questions de la suprématie pontificale et des indulgences, en particulier. Le 16 juillet le débat se termine, le modérateur (le professeur Lang, de Leipzig) couvre de fleurs les deux champions, mais le duc Georges de Saxe se prononce en faveur du docteur Eck.

Janvier 1520. Luther écrit à Charles Quint qui vient d'être élu empereur d'Allemagne pour lui demander de le laisser prouver sa doctrine. Il écrit aussi à Érasme, qu'il nomme « son petit père en Jésus-Christ ». Érasme lui conseille « d'apporter dans la controverse où il s'engageait plus de mesure » et « d'éviter jusqu'à l'apparence de l'orgueil. » Loin de l'écouter Luther publie un pamphlet contre Eck et

ses disciples qu'il traite de « vipères, engeance de vipères. »

1519-1520. Dans son *Discours sur le très Saint Sacrement* Luther combat la doctrine de la transsubstantiation et la remplace par la consubstantiation, dans laquelle le pain et le vin ne deviennent pas chair et sang du Christ mais demeurent présents après la consécration. Il affirme aussi que l'Église catholique commet un sacrilège en interdisant aux fidèles la communion sous les deux espèces : le pain et le vin. Ce livre se vend dans l'Eu rope entière.

15 juin 1520. Le pape Léon X condamne par la bulle *Exsurge Domine* quarante et une des propositions de Luther. Il lui laisse soixante jours pour se rétracter avant d'être excommunié. Luther lui conseille de retirer sa bulle, sinon il « considérera le trône pontifical comme occupé par Satan, et siège de l'Antéchrist. »

Octobre 1520. Luther publie le second de ses écrits *réformateurs* : *De la captivité babylonienne de l'Église*, contre « les abus d'autorité du pape, ses ruses, sa superstition. » C'est un pamphlet d'une grande violence dans lequel il appelle le pouvoir séculier à agir contre le pontife romain et le clergé.

Peu de temps auparavant, il avait publié son *Appel à la noblesse allemande* qui est d'une violence inouïe. Luther y écrit : « Avec raison nous pendons les voleurs et coupons la tête aux brigands, pourquoi laisser en liberté le plus grand des voleurs et brigands qui ait paru sur terre et y paraîtra jamais ? [le pape Léon X] ». Quatre mille exemplaires s'en vendent en quelques jours.

11 octobre 1520. La bulle papale qui excommunie Luther arrive à Wittenberg. Le 23 octobre Charles Quint est couronné empereur d'Allemagne à Aix-la-Chapelle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prophètes de Zwickau.

8. Le sermon sur le mariage, le traité contre la hiérarchie sacerdo-tale. Le mouvement des chevaliers (1522). L'influence du message luthérien dans la société allemande (les prédicateurs, les paysans, les villes, les clercs)
9. Polémique entre Luther et Henri VIII d'Angleterre (1521). Première diète de Nuremberg (1522). Seconde diète de Nuremberg (1524). Réunion de Ratisbonne (1524)
10. Virulentes controverses entre Luther et Karlstadt, puis Luther et Müntzer. La querelle avec Érasme : le *Libre arbitre* et le *Serf arbitre*
11. La Guerre des paysans, ses origines. Les *douze articles* (mars 1525). Émeutes et pillages
12. Le revirement de Luther (mai 1525). Son appel : « Allons chers seigneurs, frappez, transpercez, égorgez. ». Fin de la guerre des paysans (1525). Les responsabilités de Luther
13. Spoliation des biens du clergé. La diète de Spire (1526). La mise en place de la nouvelle Église, son gouvernement. La seconde diète de Spire (1529)
14. Mariage de Luther (1525). Katherine Bora. Luther dans son ménage
15. La dispute sur l'Eucharistie. Le colloque de Marbourg (1529)
16. La diète d'Augsbourg (1530). La confession

d'Augsbourg. Melanchthon. Les conclusions de la diète

17. La politique de Luther (1531). Le baptême des enfants. Les anabaptistes (1524-1536). La Réforme en Suisse ; Zwingli (1484-1531). La traduction de la Bible (1534)
18. Le pape Paul III tente de ramener la paix en Allemagne (1535-1541). La diète de Smalkalde (1537), le colloque de Ratisbonne (1541). La bigamie du landgrave de Hesse (1539-1540)
19. Luther et les juifs 191
20. Luther et la papauté. Son pamphlet *Contre la papauté romaine fondée par le diable*. La liberté de croyance vue par Luther
21. Les Propos de table de Luther.
22. Les dernières années. Maladies et doutes de Luther. Sa fin (1546). Le triomphe du protestantisme (1546-1555)
23. La théologie de Luther, sa doctrine, sa vision du Christ et des Écritures. La prédestination, la grâce, le péché originel. Quelques commentaires

Postface de Michel Fromentoux

ANNEXES

Annexe I. Les gravures anti-papistes, testament de Luther

Annexe II. Chronologie

Annexe III. Courtes biographies d'amis et d'adversaires de Luther

Bibliographie

Achévé d'imprimer en novembre 2008
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : novembre 2008
Numéro d'impression : 811069

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®